

LE COMTE D'ESSEX

TRAGÉDIE

LA CALPRENEDE, Gautier Costes
de

1654

LE COMTE D'ESSEX
TRAGÉDIE

Par de la CALPRENÈDE.

À LYON, Chez Claude la Rivière, rue Mercière à la Science.

M. DC. LIV. AVEC PERMISSION.

**À MADAME MADAME LA PRINCESSE DE
GUIMENÉ.**

MADAME,

J'offre une excellente Reine à une excellente Princesse, et quoique sa mémoire soit en quelque horreur parmi nous, elle est en telle vénération parmi beaucoup d'autres, qu'elle passe dans leur esprit pour la plus grande Princesse qui fut jamais. Je n'ai pas entrepris de la louer devant vous, de qui la vertu efface tout ce qu'elle eut de bon, et déteste ce qu'elle eut de mauvais. Et je veux encore moins justifier des actions que ses raisons d'État peuvent rendre excusables dans les esprits d'Hérode et de Tibère. Mais je dirai seulement que si le Ciel eût ajouté à ses bonnes qualités une partie des vôtres, il en eût fait son chef-d'oeuvre, et que s'il l'eût pourvue des beautés de l'âme et du corps que vous possédez avec tant d'avantage ; notre Comte n'eut pas été ingrat aux preuves qu'il avait reçues de son amitié. Aussi l'emportez-vous sur elle en tant de façons qu'il est impossible que ses partisans vous le contestent, avec quelque apparence de raison : sa naissance eut des taches, et la vôtre n'a que des marques très illustres, et si sa fortune qui la fit régner sur quelques Iles, ne vous a point donné les couronnes que ceux de votre Maison ont portées, le mérite vous a acquis un Empire, si beau, et si absolu sur toutes les âmes, que les plus rebelles ne feront jamais aucun effort pour s'en affranchir. En cela, MADAME, je parle véritablement sans flatterie, et j'ai trouvé les sentiments de toutes les personnes que j'ai pratiquées si conformes aux miens, que ce serait une injustice de les taire, et un crime de vous ôter ce qui vous est si légitimement dû par un aveu général : le rang que vous tenez, et la gravité que votre naissance semble exiger de vous, ne vous ont jamais dispensée des hommages qu'on doit à la vertu, vous avez témoigné la vôtre par l'estime que vous avez faite de celle des autres, et tous ceux en qui vous en avez reconnu, ont ressenti les effets de votre bonté, et de cette sympathie. Bien que je ne sois pas de ce nombre, et que je n'en au jamais senti en moi que par cette forte inclination qui me fit adorer la vôtre, je n'ai pas laissé de participer à la fortune des autres, et j'ai trouvé de véritables récompenses dans ma propre satisfaction, et dans l'avantage que j'ai d'avoir eu les sentiments de toutes les personnes de mérite. Ce n'est pas que je me défende de beaucoup d'autres obligations que je vous ai ; ce fut à vos pieds que je trouvai mon premier asile, et vous eûtes la bonté d'appuyer les commencements d'un jeune Cadet sortant des Gardes encore chancelant, et faible de la famine d'Allemagne, vous lui donnâtes un courage qu'il n'avait point reçu de son naturel, et le fîtes enhardir à des choses, auxquelles s'il a mal réussi, à tout le moins a-t-il la gloire de vous avoir donné des marques de son obéissance, permettez-moi de vous dire que c'est tout le fruit que j'en ai recueilli, et qu'hormis l'honneur que j'ai de vous plaire, cet amusement m'a été nuisible en toutes façons, je suis tombé

dans le malheur du siècle ; et dans l'esprit même de ceux qui dispensent les bonnes et mauvaises fortunes, j'ai peut-être passé pour incapable des choses ordinaires, parce que j'étais capable de quelque chose d'extraordinaire à ceux de ma profession. Je ne me plains pas toutefois d'avoir suivi les mouvements que vos me donnâtes, bien que j'aie semé dans une terre ingrate, je suis trop satisfait de vous avoir divertie quelques heures, et d'avoir trouvé l'occasion de vous assurer ici avec quel zèle je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

LA CALPRENÉDE.

AU LECTEUR.

Lecteurs, je ne prétends point vous donner bonne opinion de cet ouvrage : j'espère si peu de gloire de ceux de cette nature, que je ne craindrai point de vous dire, que le jugement que vous en ferez m'est indifférent, et qu'hormis votre satisfaction qui m'est chère, je n'en veux point tirer d'un amusement, que l'erreur du siècle rend presque honte à ceux de ma profession. Je ne combattrai point ici l'aveuglement de ceux qui sont dans cette opinion, et je ferai encore moins le fanfaron, étant d'un pays qu'on soupçonne assez de ce vice : mais je vous redirai franchement, que si je dois espérer quelque honneur dans le monde, je le dois véritablement tirer d'ailleurs. Je n'ai jamais désiré que mon nom fut connu, et si j'ai souffert qu'on l'ait mis au bas de mon Épître, c'est parce qu'il avait été déjà vu dans des ouvrages encore pires, et qui ont été imprimés en mon absence et à mon déçu. Tous mes plus particuliers amis, et ceux qui ont trouvé mon faible, ne m'ont jamais su piquer que par ce reproche : ce n'est pas que beaucoup d'honnêtes gens ne s'y emploient, et que l'exemple de plusieurs personnes de condition et de mérite, ne puisse autoriser ce divertissement : mais enfin le nombre des ignorants prévaut à celui des habiles gens, et nous devons souffrir ce petit déplaisir du malheur et de la corruption du siècle. Si vous trouvez quelque chose dans cette Tragédie que vous n'avez point lu dans les Historiens Anglais, croyez que je ne l'ai point inventé, et que je n'ai rien écrit que sur de bonnes mémoires que j'en avais reçues de personnes de condition, et qui ont peut-être part à l'Histoire. Pardonnez les fautes de l'Impression comme celles d'une misérable Jeanne d'Angleterre que j'ai faite d'autres fois, où il y en a sans mentir autant que de mots, c'est une Tragédie que j'avais chèrement aimée, mais par malheur elle fut jouée et imprimée en mon absence, comme je vous ai déjà dit, et l'Imprimeur sur quelques légères apparences m'a fait passer pour mort dans son Épître, quoique Dieu merci, je ne me sois jamais mieux porté.

LES ACTEURS

ÉLISABETH.

LE COMTE D'ESSEX.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

LE COMTE DE SALSBURY.

CÉCILE, Secrétaire d'État.

RALEIG, Seigneur Anglais.

POPHAM, Chancelier d'Angleterre.

Madame CÉCILE, Femme de Cécile.

ALIX, Damoiselle d'Élisabeth.

LÉONORE, Damoiselle d'Élisabeth.

Un Capitaine des Gardes.

Un HUISSIER du Cabinet.

La Scène est à Londres.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Élisabeth, Le Comte d'Essex.

ÉLISABETH, dans son cabinet.

Donc après tant de biens ton âme déloyale
 Abuse lâchement d'une bonté Royale,
 Et ce degré superbe où ma faveur t'a mis
 Te rend le plus cruel de tous mes ennemis.
 5 N'ai-je avec un sujet partagé ma puissance
 Ne l'ai-je relevé par-dessus sa naissance,
 N'ai-je soulé son coeur de gloire et de grandeurs,
 Et ne l'ai-je honoré de mes propres faveurs,
 Pour aimer un ingrat ne me suis-je haïe,
 10 Que pour me voir de lui si lâchement trahie,
 Et tout ce que j'ai fait n'a pas eu le pouvoir
 De tenir un vassal dans son premier devoir.
 Tu pâlis déloyal, et le remords imprime,
 Sur ton coupable front les marques de ton crime,
 15 Mais tu feins cette crainte et ma rare bonté
 Contre un juste courroux te met en sûreté.
 À ma confusion tu connais ma faiblesse
 Que le coup qui te touche, est celui qui me blesse.
 Que le mal qu'on te fait, rejaillit contre moi,
 20 Et que, voulant punir ton manquement de foi.
 Mon ardente amitié ne me le pût permettre,
 Puisque je t'aime encor tout perfide et tout traître,
 Cette raison me force à plus que je ne dois
 Puisque te soumettant à la rigueur des lois,
 25 On ne prononcerait contre ta félonie,
 Que le sanglant arrêt dont je serais punie
 Pour l'exemple public et pour ton attentat
 Ta tête était bien due aux maximes d'État
 Mais pour la retirer de ce péril extrême
 30 Et pour t'en garantir je m'y plonge moi-même.
 C'est en quoi mon destin est le plus malheureux,
 De nourrir dans mon âme un feu si dangereux.
 Un puissant ennemi dont mon âme abattue
 Élève dans son sein le serpent qui la tue
 35 Regarde déloyal ce que je fais pour toi.
 Et si cette bonté te fait manquer de foi,
 Si l'espoir du pardon te la fait entreprendre,
 Cette même bonté se permet d'y prétendre

Superbe : en parlant des choses,
somp tueux, magnifique. [FC]

40 Confesse maintenant dedans ce cabinet.
D'où personne ne peut éventer ton secret,
Devant moi seulement et cette confidente.
Quel était ton dessein qu'elle était ton attente,
Quel espoir de grandeurs te pouvait éblouir,
45 Enfin quelle raison t'oblige à me trahir,
Oui, oui, confesse tout et jamais n'appréhende,
Bien que ta trahison fût si noire et si grande
Qu'elle t'eût fait résoudre à me priver du jour.
Que ta confession altère mon amour,
Que sortant de mon âme ainsi que de la tienne
50 Après ion repentir jamais je m'en souviene,
Et qu'il me reste plus ni penser ni discours
Pour te le reprocher du reste de mes jours.

LE COMTE D'ESSEX.

Quelque confusion où ce discours plonge
N'en donnez point la cause au remords qui me ronge
55 Oui quelque étonnement a saisi mes esprits.
Et ce coup imprévu m'a sans doute surpris.
Mon visage est changé je le connais Madame,
Mais il exprime mal les mouvements de l'âme,
Et c'est un faux miroir s'il ne s'explique mieux
60 Que par ce changement qui paraît à vos yeux ;
Grâce à Dieu jusqu'ici mes actions passées,
Doivent avoir déjà de votre âme effacées,
Cette légère crainte et ces impressions,
Que l'on vous veut donner de mes intentions,
65 Et s'il faut maintenant que je me justifie
Ce qu'on a remarqué dans le cours de ma vie,
Le mérite et l'éclat des services passés
Devant tout l'univers me justifie assez
J'ai marché trop avant dans le champ de la gloire
70 Pour me déshonorer d'une tache si noire,
Et vous vous faites tort d'accuser sans raison
Un homme comme moi de quelque trahison,
Oui, ce sanglant reproche indignement outrage
Quelque Vassal qu'il soit un homme de courage,
75 Et je n'eusse pas cru que le lâche rapport
De ceux qui pour me perdre ont bandé ce ressort,
Et qui tremblent partout au bruit de mon épée
Par cette calomnie eut votre âme trompée,
Si je me puis flatter de quelque vanité
80 Certes je méritais que votre Majesté,
Défendît la parole à ces âmes timides
Qui n'ont pour se venger que des trames perfides,
Que la rage et l'envie ont armés contre moi.
Qui n'ont jamais donné de preuve de leur foi,
85 Inutiles en paix, inutiles en guerre,
La honte et le mépris de toute l'Angleterre,
Que la fortune aveugle a relevés de rien,
Bref qui vous servent mal comme je vous sers bien.

ÉLISABETH.

90 Dieu, puis-je retenir un courroux légitime
Et puisque cet ingrat persiste dans son crime,
Puis-je souffrir encor un si sensible affront

Sans le faire éclater, sur ce coupable front ?
Traître n'irrite plus une Reine irritée,
Dans les extrémités où tu la vois portée,
95 Non, non, n'abuse plus de sa facilité
Et dans ton repentir cherche ta sûreté.
Crois que c'est vainement que son amour te flatte,
Que son bras est armé contre une tête ingrate,
Et quoique sa bonté la fasse balancer
100 Qu'elle a la foudre en main toute prête à lancer,
Crois que ta trahison n'est que trop avérée,
Et qu'à mon grand regret j'en suis trop assurée,
Que tu la veux cacher par d'inutiles soins,
Et que tu ne saurais confondre mes témoins.

LE COMTE D'ESSEX.

105 Vos témoins.

ÉLISABETH.

Où perfide, et tu dois les connaître.

LE COMTE D'ESSEX.

Que votre Majesté les fasses donc paraître.

ÉLISABETH.

Vois cette lettre écrite au Comte de Tiron
Désavoueras-tu point ces armes, ou ce nom ?
Penses-tu que ta main me soit assez connue ?
110 Où la déguises-tu pour abuser ma vue,
Vois ce que tu tramais dans ce noir attentat
Et contre ma personne et contre mon État,
Comme avec l'Irlandais tu partages ma terre
Et comme entre ses mains tu remets l'Angleterre,
115 Crois-tu que tes desseins soient assez découverts
Juge à qui je me fie, et de qui je me sers.

LE COMTE D'ESSEX.

Juste Dieu se peut-il qu'une Princesse endure
Une si détestable, et si lâche imposture,
Et qui pour récompense à ma fidélité
120 Je reçoive ce prix de votre Majesté.
Doncques cette importante et fameuse victoire
Qui d'un Sceptre penchant a relevé la gloire,
Et qui du sang Espagnol a fait rougir les eaux
Et de tant de butin enrichi vos vaisseaux,
125 La prise de Cadix au milieu d'un naufrage
Mille preuves encor de zèle et de courage,
Ma jeunesse et mon sang que j'employai pour vous
Ne me devaient promettre un traitement plus doux.
Donc pour favoriser des malices adroites
130 On me met en avant des lettres contrefaites,
On emploie à ma perte et mon sceau et mon seing,
Et vous-même appuyez ce damnable dessein,
Ce procédé m'étonne, et cette ingratitude
Afflige mon esprit d'une peine plus rude,
135 Que si pour m'enlever je voyais mille morts
Mais je suis grâce à Dieu libre de tout remords,

J'ai bien vécu Madame, et si j'ai quelque honte
C'est d'avoir trop servi.

Il déchire la lettre.

ÉLISABETH.

Bien, bien Monsieur le Comte
J'ai failli contre l'ordre, et les formalités.
140 Mais on vous traitera comme vous méritez,
Vous pouvez à loisir prouver votre innocence
La loi vous en accorde une entière puissance,
Allez-y travailler, et mettez-y du soin
N'oubliez rien pour vous, tout vous fera besoin,
145 Innocent, ou coupable on vous rendra justice.
Mais n'attendez de moi ni grâce, ni supplice ;
Je serai juste, et neutre et les Barons Anglais
Traiterons votre affaire à la rigueur des lois.
Adieu retirez-vous.

SCÈNE II.

Élisabeth, Alix.

ÉLISABETH.

Ah ma fille.

ALIX.

Ah Madame.

ÉLISABETH.

150 Soutenez ce corps faible et prêt à rendre l'âme
Mon coeur est si pressé de rage et de douleur,
Qu'il succombe sans doute à ce dernier malheur,
Mais il faut qu'il périsse et que tu te hasardes.
Le traître a disparu, Capitaine des Gardes.
155 Holà.

SCÈNE III.

Le Capitaine des Gardes, Élisabeth, Alix.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Que vous plaît-il Madame ?

ÉLISABETH.

Il faut tout de ce pas.

Mais écoutez bien l'ordre, et ne le changez pas
Autrement.

ALIX.

Elle lui parle à l'oreille.

Juste Ciel Quel changement étrange,
Que la Reine est troublée ! Ô Dieu le teint lui change !
Et l'on reconnaît bien à voir ses actions
160 Que son est pressé d'étranges passions.

ÉLISABETH.

Après sans découvrir vos desseins à personne
Qu'on aille tout d'un temps arrêter Soubtantonne,
Que dans la grosse Tour on l'enferme avec lui ;
Mais que tout son dessein s'exécute aujourd'hui.
165 Et leur ayant donné des prisons séparées
Qu'on leur donne surtout des gardes assurées.
Là gît votre fortune, ou bien votre malheur,
Et votre tête enfin me répond de la leur.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH.

Reine au courroux du Ciel en naissant destinée !
170 Donne fin à tes maux Princesse infortunée !
Et ne t'efforce point de prolonger le cours
Des malheurs obstinés que poursuivent tes jours.
Quitte ce fol amour d'une haute fortune
Et l'éclat décevant d'une pompe importune,
175 Qui t'élève au-dessus des communes grandeurs
Mais ne t'affranchit point de tes propres malheurs.
Que te sert qu'aujourd'hui tant de peuple respire
À l'ombre des Lauriers qui couvrent ton Empire,
Si ton cœur se consume en funestes regrets,
180 Et si tant de Lauriers sont pour toi des Cyprès ?
Que te sert cette paix que goûte l'Angleterre
Si tu portes dans l'âme une mortelle guerre ?
Et de quels ennemis ton bras fut-il vainqueur
Si le plus inhumain te reste dans le cœur ?
185 Que tu ne peux sauver sans un péril extrême
Et que tu ne perdras qu'en te perdant toi-même ?

Les Lauriers sont utilisés pour fêter
les vainqueurs et les Cyprès sont dans
les cimetières pour veiller sur les
morts.

N'importe, il se faut perdre, et je veux qu'aujourd'hui
 Le traître périssant je périsse avec lui.
 Que ses jours et les miens finissent à même heure ?
 190 Perçons plutôt ce coeur où cet ingrat demeure,
 Et pour punir ce lâche à qui ce traître est cher
 Perçons tous les endroits qui le peuvent cacher.
 Ah ! Dieu de quel transport mon âme est agitée ?
 Ah ! Ma raison revient, pourquoi m'as-tu quittée ?
 195 Et pourquoi maintenant ne représentes-tu
 À cet esprit Royal sa première vertu ?
 Tu vois bien qu'il s'égare, et qu'une amour plus forte
 Au-delà du devoir l'entraîne et le transporte.
 Mais sa colère est juste, et jamais un esprit
 200 Avec tant de raison une offense n'aigrit.
 Jamais si vivement âme ne fut atteinte,
 Et ne forma jamais une si juste plainte,
 Dans un calme profond le repos m'est permis ?
 Je suis en sûreté de tous mes ennemis,
 205 Et lorsque je m'envie en ce bonheur suprême
 Qu'il ne me reste plus à craindre que moi-même,
 Je sens le coup mortel qui me perce le coeur
 Et je n'en puis haïr ni le coup ni l'auteur.
 Vile condition de mon âme abattue,
 210 Qui baise encor la main de l'ingrat qui me tue,
 Et de ce lâche coeur qu'on ne peut arracher
 Des honteuses prisons un ennemi si cher.
 Ciel qui m'avez donné cette grandeur fatale
 Que ne me donniez-vous une âme aussi Royale,
 215 Coeur qui s'allumât pour un plus noble objet
 Au lieu de se trahir pour un ingrat sujet,
 Ou si même en naissant vous m'aviez condamnée
 À cette déplorable et dure destinée,
 Pourquoi dès le moment qu'il a pu me trahir
 220 Ne me permîtes-vous de le pouvoir haïr ?
 Et pourquoi justement n'aviez-vous mesuré
 Mon amour à sa foi d'une même durée ?
 Que le traître changeant, je changeasse à mon tour
 Et que sa foi mourant fit mourir mon amour.
 225 Ah n'en murmure plus, elle est morte, elle est morte,
 Sur des restes honteux la justice l'emporte.
 C'est assez balancé, le conseil en est pris ;
 De son ingratitude il recevra le prix.
 Oui tu mourras perfide, et je serai vengée
 230 Non ne t'abuse plus ma flamme est bien changée.
 Et si tu vis ce coeur brûler d'un feu plus doux
 Tu ne le verras plus qu'embrasé de courroux,
 Toute ma passion en rage convertie
 Me rendra désormais ton Juge et ta partie,
 235 Et méprisant les droits qui te restaient sur moi,
 Tu sauras le pouvoir qui me reste sur toi.

SCÈNE V.

Le Comte de Soubtantonne, Le Comte d'Essex.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Je ne vous flatte point, sa menace m'étonne.

LE COMTE D'ESSEX.

Vous ne vîtes jamais une fière Lionne
Rugir après ses fans avec tant de fureur,
240 Elle m'a dans l'abord donné quelque terreur
Mais après.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Croyez-moi, la Reine est toujours la Reine,
Et vous vous abusez d'une créance vaine,
Si vous vous figurez dans un faîte si haut,
Que vous ne puissiez en redouter le saut.
245 La puissance des Rois ne peut être bornée,
Leur caprice à leur gré fait notre destinée ;
Nous sommes leur jouet, et l'inconstante main
Qui nous hausse aujourd'hui nous rabaisse demain.
Et de vouloir choquer cette grandeur auguste
250 Est un dessein fatal autant qu'il est injuste.
Hélas ! Que plût à Dieu que vous eussiez suivis
Et le meilleur exemple et le meilleur avis,
Et qu'étant satisfait d'une fortune haute
Vous n'eussiez point commis une si grande faute,
255 Je ne vous verrais pas dans l'extrême danger
Où vos crudélités vous vont bientôt plonger,
Et ne vous ferais pas une injuste requête
De quitter ce pays pour sauver votre tête.
Je ne vois point ici de sûreté pour nous.

Crédulité : Mot venu du Latin
Crudelitas, qu'on employoit autrefois
pour Cruauté. On disoit aussi Cruex et
creux et crueusement, pour Cruel et
cruellement. [T]

LE COMTE D'ESSEX.

J'y pourrais bien trouver des remèdes plus doux ;
Et j'ai trop de pouvoir sur l'esprit de la Reine
Quelque irrité qu'il soit, pour redouter sa haine.
Mais puisque je vous crois mon plus fidèle ami,
Je ne vous dirai point ma pensée à demi.
265 J'ai de son amitié de très bons témoignages,
Ou pour en mieux parler j'en ai reçu des gages,
Que sans être indiscret je ne puis publier,
Et que sans être ingrat je ne puis oublier ;
C'est ce qui me rend fier et contre sa disgrâce
270 Et contre les effets qui suivront sa menace,
Je connais mon pouvoir je la saurai punir
Et quand il me plaira le faire revenir.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

De quelque vanité que votre esprit se flatte
Je crains fort qu'à la fin sa colère n'éclate.

Fan : Le petit d'une biche. On écrivait autrefois faon. On appelle aussi fan, le petit d'un éléphant. Ce mot vient du Latin infans. Voyez Ménage. [F] ici petit du lion.

275 Et si vous me croyez, vous le craindrez aussi,
Cet amour violent n'ôte point mon souci.
Je crains fort qu'à la fin il ne se change en haine,
L'apparence est fort grande, et je connais la Reine,
Et vous devez juger, vous qui connaissez mieux
280 Cet esprit remuant, superbe, ambitieux,
De quelque passion que son âme s'emporte
Si son ambition ne sera pas plus forte ;
Le désir de régner étouffera toujours,
Quelques ardeurs qu'elle ait, le soin de ses amours.
285 L'honneur, le droit, le sang, contre une telle amorce
Sur ce coeur orgueilleux, n'ont jamais eu de force,
Et pour se maintenir dans cet illustre rang
Elle a foulé l'honneur, et le droit et le sang,
Certes nous en avons des exemples funestes
290 Et nous voyons encor le pitoyables restes,
De ceux dont la fortune avait fait trop d'éclat
Et qui sont immolés à ses raisons d'État.

SCÈNE VI.

**Le Comte de Soubtantonne, Le Comte
d'Essex, Le Capitaine des Gardes.**

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Mais que veulent ses gens.

LE COMTE D'ESSEX.

Quel dessein vous amène ?

LE CAPITAINE.

295 Je vous faits prisonniers de la part de la Reine,
Suivez-moi s'il vous plaît.

LE COMTE D'ESSEX.

Vous vous moquez de nous.

LE CAPITAINE.

La Reine a commandé qu'on se saisît de vous.
Je ne fais que ma charge.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah ! Tu te dois méprendre.

LE CAPITAINE.

Je vous connais fort bien.

LE COMTE D'ESSEX.

Oses-tu l'entreprendre ?
Insolent, et sais-tu que tu te prends à moi ?
300 Ah ! Ne m'irrite plus, ami retire-toi,
C'est me presser par trop, si tu n'es las de vivre

Ne m'importune plus.

LE CAPITAINE.

Messieurs, il nous faut suivre.
J'obéis à la Reine, et je fais mon devoir.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah ! Ne me presse plus, ou je te ferai voir.

LE CAPITAINE.

305 Monsieur, vous vous nuisez par cette résistance,
Et vous me porterez à quelque violence
Dont je serai marri, mais vous m'y contraignez.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Il nous faut obéir.

LE COMTE D'ESSEX.

310 Vous régnez, vous régnez,
Superbe Élisabeth ; mais vous serez trompée,
Tu nous prends au Palais, et seuls et sans épée,
Oui, oui, nous te suivrons, mais je me souviendrai
Du bien que tu nous fais, et je te le rendrai.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Cécile, Le Comte de Salisbury, Élisabeth.

CÉCILE.

Dans un crime si grand, et de telle importance
Il faut que la justice emporte la clémence,
315 Et ne se piquer point d'une lâche bonté
Qui perdrait cet État et votre Majesté.
Oui, Madame, il est vrai la lâcheté du Comte,
Parce qu'il est Anglais, me fait rougir de honte,
Et le Zèle que j'ai pour le bien de l'État,
320 Me rend son ennemi depuis son attentat,
Qu'un sujet favori d'une puissante Reine
Et qui pour obtenir la grandeur souveraine,
N'avait à souhaiter que le titre de Roi,
Viole indignement son honneur et sa foi.
325 Qu'il livre à l'ennemi sa Reine et sa patrie
Qui ne le voyait plus qu'avec idolâtrie ;
Et qui ne recevant cet ordre que de vous
Parce que vous l'aimiez, l'adorait à genoux,
Et que votre bonté consulte, et délibère
330 Sur la punition de ce crime exemplaire.
Que votre Majesté considère aujourd'hui
Des services légers qu'elle reçut de lui,
Et ne regarde point que cet ingrat conspire
Et contre votre vie, et contre votre Empire.
335 Ah Ciel ! Qu'est devenu cet esprit de clarté
Cet esprit plein de flamme et de vivacité ?
Cette rare prudence, et la haute pratique
De la plus grande Reine et la plus politique
Qui jamais ait porté le diadème au front ?

ÉLISABETH.

340 Dans le milieu du coeur j'ai reçu cet affront,
Et cette trahison trop vivement me blesse,
Pour conserver pour lui des restes de tendresse.
Oui je veux qu'on le traite à la rigueur des lois,
Qu'il subisse aujourd'hui le jugement Anglais.
345 Et s'il est criminel, comme on lui fait paraître,
Qu'on ne diffère point la perte de ce traître.
Qu'on ait aucun égard aux honneurs qu'il reçut,
Qu'on juge ce qu'il est, et non pas ce qu'il fut,

Et que pas un de vous, si la pitié l'arrête,
350 Ne me pense obliger en épargnant sa tête.
Je l'estimai servant sa Reine, et son pays,
Je ne l'estime plus puisqu'il nous a trahis ;
Ses belles actions s'effacent dans son crime
Et ma juste colère efface mon estime.

LE COMTE DE SALISBURY.

355 Si le Comte d'Essex a failli, comme on dit,
Votre courroux est juste, et je suis interdit.
Oui, je croirais Madame, avoir part à l'offense
Si j'ouvrais seulement la bouche en sa défense.
Mais (si votre bon té me permet ces deux mots)
360 Que votre Majesté fasse tout à propos,
Et que votre conseil mûrement délibère
Sur les difficultés d'une importante affaire.
Que ce ressentiment dans votre âme s'aigrit
Qu'aucune passion n'emporte votre esprit,
365 Et ne vous fasse point hâter des procédures
Qui demandent du temps contre les impostures.
Que vos juges surtout ne précipitent rien,
Et qu'en faisant leur charge ils considèrent bien,
Qu'en punissant un crime ils n'en fassent un autre,
370 S'ils mêlent tant soit peu leur intérêt au vôtre,
Qu'on s'informe à loisir (la Justice y consent)
Si le Comte est coupable, ou s'il est innocent.
Car, Madame, après tout j'ai de la peine à croire
Que ce coeur généreux, cette âme que la gloire,
375 Porta dans les périls pour votre Majesté
Avec tant de courage et de fidélité,
Ait pu déshonorer d'une action si lâche
Ce renom éclatant qui n'avait point de tache.

ÉLISABETH.

Ah ! Je ne sais que trop son perfide dessein,
380 Il ne peut démentir ses lettres ni son seing,
Des Messagers surpris, ses propres domestiques
Nous découvrent sa trame et ses noires pratiques.
Il a commis encor beaucoup d'autres excès ;
On peut sans autre preuve achever son procès.
385 Cécile cependant visitez Soubtantonne,
J'ai voulu m'assurer aussi de sa personne,
Et dans la même Tour je l'ai fait amener ;
Leur étroite amitié me l'a fait soupçonner,
Sachant que cet ingrat n'a jamais de pratique
390 Ni d'important dessein qu'il ne lui communique.
Obligez, s'il se peut, ce malheureux ami
À découvrir un mal qu'on ne sait qu'à demi.

CÉCILE.

Quelque rusé qu'il soit, ma ruse est toute prête.

ÉLISABETH.

395 Adieu, ce nouveau soin me donne un mal de tête
Dont l'importunité me trouble à tout propos,
Et me force de prendre un moment de repos.

SCÈNE II.

Élisabeth, Madame Cécile.

L'original désigne Cécile et non Madame Cécile, ce qui semble une erreur.

ÉLISABETH.

Tu mourras, tu mourras, monstre d'ingratitude,
 Et s'il se peut trouver une peine assez rude
 Pour punir ton esprit de sa déloyauté
 400 Je veux qu'après ta mort il en soit tourmenté,
 Qu'à jamais, qu'à jamais, ton âme bourrelée
 Souffre le repentir de ta foi violée,
 Et que le Ciel vengeur ne t'accorde jamais
 Que le même repos que j'aurai désormais.
 405 Cependant par ta mort je serai satisfaite
 Et mon ressentiment rira de ta défaite.
 Je paraîtrai ta Reine et ton Juge à mon rang
 Et je me laverai de ton infâme sang.
 C'est là que j'éteindrai cette honteuse flamme
 410 Et que j'effacerai ce qui reste en mon âme,
 Et de ce vil objet dont ce coeur fut charmé,
 Et du ressouvenir de t'avoir trop aimé.
 Ah ! Cécile, je meurs, soutenez-moi, je tombe,
 À ce ressouvenir ma constance succombe,
 415 Et quelque beau dessein que ma vengeance ait eu
 Je vois que mon esprit en vain a combattu.
 Raison d'État vengeance, adieu quittez la place,
 Il faut céder ce coeur à l'amour qui vous chasse ?
 Amour vous congédie et ne me permet pas
 420 De souffrir sans me perdre un si juste trépas.
 Quoi ? Je verrai sanglant sans âme et sans lumière
 Celui qui posséda mon âme toute entière ?
 Et je verrai rougir un infâme échafaud
 Du plus généreux sang ? Toutefois il le faut,
 425 Et pour ta sûreté tu ne dois pas permettre
 Le salut d'un ingrat, d'un perfide, d'un traître,
 Qui mettra ton État, et ta vie en danger,
 Qui met dans ton pays un barbare étranger,
 Et qui pour envahir une injuste Couronne
 430 A possible attenté sur ta propre personne.
 Hé bien que ce perfide achève son dessein,
 Qu'il me porte plutôt un poignard dans le sein,
 Je lui tendrai ce coeur, et cette gorge ouverte,
 Plutôt que consentir à l'arrêt de sa perte.
 435 Oui, oui, je sauverai cet aimable ennemi,
 Et si sans lui je meurs, je ne meurs qu'à demi.
 Je laisse encor au jour la moitié de mon âme
 Et porte dans le Ciel un esprit tout de flamme,
 Libre de ce reproche et de tant de remords
 440 Qui puniront l'ingrat de plus de mille morts.
 Cécile, tu connais mon étrange faiblesse,
 Tu reconnais la cause et le trait qui me blesse,
 Et dès le premier jour je ne t'ai point caché
 Le dangereux poison, dont ce coeur fut touché ;
 445 Tu rendrais mieux que moi le conte de ma vie,
 Et dans mes plus grands soins tu m'as si bien servie,

Possible : est quelque fois adverbe pour dire peut-être. [F]

Que dans le triste état des maux où je me vois
Je ne puis sans péril me servir que de toi,
Persévère, ma fille, à tant de bons offices,
450 Et crois que dans le coeur j'ai gravé tes services.
Mais ne me quitte point dans une extrémité,
Où j'attends mon secours de ta fidélité,
Visite cet ingrat, et fais s'il t'est possible
Qu'à tant d'affection il se rende sensible,
455 Qu'il dépouille pour moi cet orgueil indompté
Et que sa repentance implore ma bonté,
Dis que j'oublierais tout, oui, dis-lui, quoi qu'il fasse
Qu'il sait bien le moyen pour obtenir sa grâce ;
Qu'il sait trop le pouvoir qu'il a sur mon esprit
460 Et que ce grand courroux dont mon âme s'aigrit
Est un visible effet de cet amour extrême
Qui me le fait chérir à l'égal de moi-même ;
Mais surtout ne mets point mon honneur au hasard,
Et dissimule bien que ce soit de ma part,
465 Dis toujours que la Reine ignore ta visite,
Et que c'est un devoir qu'on rend à son mérite.

MADAME CÉCILE.

Madame, se peut-il.

ÉLISABETH.

Ne me réplique rien
Je commets une faute et je la connais bien.
Mais l'amour, ah ! Tyran, du repos d'une Reine
470 Quitte, quitte la place, à cette juste haine.
Et ne la force point d'un insolent pouvoir
À mépriser son rang, sa vie et son devoir.
Ah ! Je dispute trop je me rends et te cède,
Puisque tu l'as voulu mon mal est sans remède,
475 Tu l'ordonnes tyran, il te faut obéir,
Me perdre en le sauvant, l'aimer, et me haïr,
Va ma fille, et surtout.

MADAME CÉCILE.

Considérez de grâce.

ÉLISABETH.

Tu me tues. Adieu.

SCÈNE III.

MADAME CÉCILE, seule.

Que faut-il que je fasse ?
 Et pour ne point manquer à ma fidélité
 480 Que dois-je devenir en cette extrémité ?
 Dans cette occasion que le Ciel me fait naître
 Dois-je employer mes soins pour le salut d'un traître ?
 Perdrai-je quelques pas ? Ferai-je quelque effort
 Pour sauver un ingrat qui me donne la mort ?
 485 Le lâche eut des appas, le perfide eut des charmes,
 Cette arme lui céda, ce coeur rendit les armes,
 Et ce dissimulé le voyant enflammer
 Trompa cette innocente et feignis de l'aimer,
 Tout ce qu'une âme double eut jamais d'éloquence,
 490 Ce traître l'employa pour vaincre ma constance.
 Amour en fut vainqueur, amour fut obéi ;
 Amour gagna ce coeur, et ce coeur fut trahi ;
 Oui, oui, je me trahis pour obliger ce lâche
 Et me déshonorai d'une éternelle tache,
 495 Le parjure abusa de mon aveuglement ;
 Et par un détestable et cruel changement
 Il ne me laissa rien qu'une honte éternelle
 D'avoir eu de l'amour pour une âme infidèle.
 Et tu travailleras pour sauver cet ingrat.
 500 Choqueras la justice et les raisons d'État,
 Et pourras bien trahir pour complaire à ta Reine
 Ces justes châtiments et cette juste haine ?
 Ah ! Non, perds-toi plutôt, et le perds avec toi.
 Mais c'est ta Reine enfin qui t'impose sa loi,
 505 Il lui faut obéir ; obéissons, n'importe,
 C'est le meilleur moyen, ma ligne en est plus forte,
 Et si ce grand esprit n'est déjà diverti
 Je le puis en deux mots ranger à mon parti,
 Mes rapports feront tout, et par mes bons offices
 510 Je le pourrai payer de tous ses artifices.
 Il n'en manqua jamais, je n'en manquerai pas ;
 Il en eut pour ma honte et moi pour son trépas.

Divertir : détourner quelqu'un,
 l'empêcher de continuer son dessein,
 son entreprise, son travail. [F]

SCÈNE IV.

Le Comte d'Essex dans sa prison, Raleig.

LE COMTE D'ESSEX.

Je vous ai déjà dit que ce discours m'offense :
Que le Royaume entier plaide pour ma défense ;
515 Que c'est un vaste champ à mes gestes guerriers,
Et qu'il doit pour jamais me fournir des Lauriers.
C'est comme je répons à ce qu'on me propose,
Et vous vous abusez d'en attendre autre chose.
Non, n'attendez jamais d'un esprit innocent
520 Et d'un coeur généreux un discours indécent,
Qu'une confession si honteuse et si basse,
Déshonore mon rang, mon courage et ma race,
Et que j'avoue un crime avecque lâcheté,
À dessein d'obliger ceux qui l'ont inventé.
525 Je serais bien marri d'avoir fâché la Reine,
Qu'aucun de mes pensers eût mérité sa haine,
Et que j'eusse entrepris, contre ce que je dois
Une action indigne et des miens et de moi :
Entre tous ses sujets, je suis le plus fidèle,
530 Faites-lui ce rapport, et que je me plains d'elle,
Je crois que je le puis, sans sortir du respect,
De m'avoir fait sonder par un homme suspect,
Que sa rare vertu rend ennemi d'un Traître,
Et qui n'est mon ami ni n'est digne de l'être.

| Penser : pensée [F].

RALEIG.

535 Je suis homme d'honneur.

LE COMTE D'ESSEX.

Vous parlez à propos,
Mais vous m'obligerez me laissant en repos,
Adieu.

RALEIG.

C'est mal traiter un homme de ma sorte,
Mais il faut excuser le courroux qui l'emporte,
Pardonnez un discours qui vous fait quelque tort,
540 Je vous quitte, Monsieur.

LE COMTE D'ESSEX.

Vous m'obligerez fort.
Les premiers mouvements dont on n'est pas le maître,
Me devaient à l'abord armer contre ce traître,
Et d'un affront sanglant achever l'entretien
D'un coeur plein d'artifice et d'un homme de bien.
545 Ces lâches ennemis d'un généreux courage,
Qui contre un innocent ont déployé leur rage.
Mais bon Dieu qui me vient encor importuner.

SCÈNE V.

Madame Cécile, Le Comte d'Essex.

MADAME CÉCILE.

Recevez le bonjour que je vous viens donner.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah ! Madame, c'est vous, Ciel avec quelle joie
550 Recevrai-je ce bien que ta bonté m'envoie ?
Et de quelle façon pourrai-je m'acquitter
Envers cette beauté qui me vient visiter ?
Doncques vous me donnez cette preuve dernière,
Que votre affection demeure encor entière,
555 Et vous ne privez point d'un entretien si doux
Un pauvre Criminel abandonné de tous ;
Toi qui me tiens aux fers ta justice m'oblige,
Et si tu me la rends la liberté m'afflige,
560 À ce prix que jamais je ne retourne au jour,
Que prisonnier d'État, et prisonnier d'amour.
On arrête en ce lieu ma demeure dernière
Où l'âme avec le corps est toujours prisonnière,
Je ne forcerai point cette aimable prison,
Et j'avouerai toujours que la Reine a raison,
565 Que ma punition établit mes délices,
Et qu'on me paye assez de tant de bons services.

MADAME CÉCILE.

Ces discours obligeants récompensent assez
Et ma peine présente, et mes bienfaits passés.
Mais votre grand courage a tort de se contraindre,
570 Et vous ne voyez rien qui vous oblige à feindre,
Aussi laissons à part ces discours superflus
Que je souffrais de vous en un temps qui n'est plus
Et songeant dans le fort d'une grande tempête
À dissiper l'orage, et sauver votre tête.
575 Je vous en viens offrir les moyens assurés.

LE COMTE D'ESSEX.

Je vois bien, je vois bien que vous persévérez,
Et que cette amitié que vous m'avez promise
Se découvre, Madame, avec tant de franchise.
Qu'enfin je me confesse ingrat et criminel,
580 Si pour vous je ne souffre un tourment éternel,
Et si même la mort efface de mon âme,
Cette obligation, et cette belle flamme,
Qui depuis si longtemps vous engage ma foi :
Mais pour vous obéir dites ce que je dois,
585 Vous avez intérêt à conserver ma vie ;
Puisque enfin elle est vôtre.

v. 562, l'original porte "sont toujours". |

MADAME CÉCILE.

Et j'en brûle d'envie,
 Mais vous en trouverez des moyens assez doux,
 Dans cette passion que la Reine a pour vous,
 Bien que ce grand courroux si hautement éclate
 590 Que son ressentiment menace une âme ingrate,
 Vous connaissez la sienne, et ce que vous pouvez
 Rendant à son amour ce que vous lui devez,
 Ne le différez pas, et si vous êtes sage
 Par vos soumissions, calmez ce grand courage,
 595 Ou vous éprouverez qu'il est très dangereux
 D'aigrir par des mépris un esprit amoureux,
 D'en effacer l'amour pour y placer la haine,
 Et de désespérer une Amante, une Reine.

v. 595, l'original porte "Où" au lieu de
 "Ou" en tête de vers.

LE COMTE D'ESSEX.

Fut-il jamais esprit surpris comme le mien ?
 600 Certes, c'est un discours où je ne comprends rien ;
 Mais mon âme à jamais resterait offensée
 Si vous n'aviez parlé contre votre pensée.
 Pardonne mon courroux, ma Reine, et permets-moi
 Qu'après un tel conseil je me plains de toi.
 605 Doncques pour relever ma fortune penchante
 Tu veux que je te quitte, âme ingrate, et changeante ;
 Et que ce vain éclat de pompe et de grandeur
 Attire une âme basse, et partage mon coeur.
 Ah ! Mon ressentiment ne peut plus se contraindre.

MADAME CÉCILE, tout bas.

610 Tu feins, mais déloyal, crois que je sais bien feindre.

LE COMTE D'ESSEX.

Tu veux que je te quitte, et que ce doux lien
 Qui toujours enchaîna ton esprit et le mien,
 Cède honteusement à de lâches maximes,
 Que l'espoir du salut autorise mes crimes,
 615 Et que pour t'obéir je me laisse charmer,
 Par un front couronné que je ne puis aimer ?
 Ah ! Ne m'en parle plus, et si dans ta belle âme
 Il loge encor pour moi quelque reste de flamme,
 Si tu ne veux hâter le reste de mes jours
 620 Ne m'importune plus d'un semblable discours,
 Et ne te mêle plus des secrets de la Reine,
 Dont les commissions te donnent tant de peine ;
 Que ce puissant esprit gouverne son État,
 Et ne se trouble plus pour un sujet ingrat ;
 625 Elle doit maintenant avoir de la prudence,
 Qu'elle quitte l'amour, son âge l'en dispense :
 Donne-lui ce conseil, et plus juste reçois
 Pour la dernière fois, et mon coeur et ma foi.

MADAME CÉCILE.

Retiens-toi mon courage, ne fais point paraître
630 Ce que tu reconnais aux feintes de ce traître ;
Ce conseil important qui vous met en courroux,
Procédait seulement du soin que j'ai de vous ;
Mais puisqu'il vous faut déplaire, et que votre pensée
Garde encore pour moi son amitié passée
635 Je ne vous parle plus contre mon sentiment,
Puisque cet intérêt me touche également.
Mais si vous ne pouvez feindre auprès de la Reine,
En fuyant son amour, n'attirez point sa haine ;
Et pour cette constance et cette passion,
640 Au moins témoignez-lui de la soumission ;
Apaisez son courroux par votre repentance,
Demandez-lui pardon, confessez votre offense ;
Par là votre salut vous est tout assuré,
C'est aussi seulement ce qu'elle a désiré :
645 Jetez-vous à ses pieds.

LE COMTE D'ESSEX.

Oui je suis prêt, Madame,
Devant sa Majesté je veux ouvrir mon âme,
Lui rendre des devoirs, et des soumissions,
Implorer sa merci par mes confessions,
Avouer à ses pieds mes actions plus noires,
650 Lui demander pardon de toutes mes victoires,
Lui demander pardon du sang que j'ai perdu,
Du repos éternel que je vous ai rendu ;
De mille beaux effets, de mille bons services,
De cent fameux combats, et de cent cicatrices :
655 C'est de quoi je suis prêt à lui crier merci,
C'est tout ce que j'ai fait, je le confesse aussi :
Et je ne puis nier à toute l'Angleterre,
Des crimes, si connus presque à toute la terre,
Oui, oui, je les commis, mais qu'on n'espère pas
660 Que la peur des tourments et l'horreur du trépas,
Tirent de ma bassesse ou de ma repentance
Que des confessions dignes de ma naissance,
Que si la Reine attend avec mes ennemis,
Que j'avoue un forfait que je n'ai point commis ;
665 Dis-lui qu'elle s'abuse, et que j'offre ma tête
Aux plus sensibles coups que leur rage m'apprête,
Au reste ne perds point des discours superflus ;
C'est mon dernier dessein, et ne m'en parle plus.

MADAME CÉCILE.

Votre obstination visiblement vous traîne
670 Dans le chemin certain d'une perte certaine,
Vous deviez accorder ma requête à mes pleurs,
Adieu cruel, je vais regretter nos malheurs
Puisque le Ciel, Adieu.

LE COMTE D'ESSEX.

Tu t'en vas inhumaine,
De grâce arrête un peu.

MADAME CÉCILE.

Je m'en vais chez la Reine,
675 Elle ignore où je suis, je lui rends ce devoir
Et demain au plus tard je viendrai vous revoir.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte d'Essex, Popham, Le Comte de Soubtantonne, Cécile, Raleig.

LE COMTE D'ESSEX, devant ses Juges.

Bien que l'autorité cruelle et souveraine,
 Et d'un ingrat pays et d'une Auguste Reine
 Me contraigne aujourd'hui de recevoir la loi
 680 De ceux qui s'honoraient de l'apprendre de moi,
 Ni craint ni respect ne saurait plus contraindre
 Ce vif ressentiment qui m'oblige à me plaindre
 Et cette indignité ne se peut endurer
 Sans en faire reproche et sans en murmurer.
 685 Donc Barons souverains, donc Juges équitables
 Qui pour nous occupez ces sièges redoutables,
 Et portez sur le front cette sévérité
 Qui relève l'éclat de votre autorité,
 Arbitres absolus du destin de nos têtes
 690 Savez-vous qui je suis, savez-vous qui vous êtes ?
 Et bien qu'en vos faveurs mon destin m'ait trahi,
 Vous souvient-il encor de m'avoir obéi ?
 Oui, oui, mes actions sont encor trop récentes,
 Et j'en laisse à l'État des marques importantes,
 695 Que mes malheurs présents, ni mes maux à venir,
 Ne sauraient effacer de votre souvenir :
 Le suis le même encor, et vous êtes les mêmes ;
 Mais je suis criminel, vous mes Juges suprêmes,
 Je vous vis honorés de mon commandement,
 700 Je dépends aujourd'hui de votre jugement :
 Ce que j'ai fait pour vous et par mer et par terre,
 Les services rendus à toute l'Angleterre,
 Tant de sang ennemi par ce bras répandu,
 Pour conserver vos droits celui que j'ai perdu,
 705 Vos rebelles punis de tant de perfidies,
 Vos repos assurés, vos bornes agrandies,
 Ne reprochent donc point à ce pays ingrat,
 Que ma chute sans doute ébranle son État,
 Que sa méconnaissance indignement me traite,
 710 Et que de sa main gauche il veut couper la droite :
 Vous pouvez bien juger que par un tel discours
 Je n'ai pas fait dessein de prolonger mes jours,
 Que je ne songe pas à corrompre mes Juges,

Et dans votre pitié m'établir des refuges :
 715 Grâce à Dieu, mon esprit fut toujours assez fort,
 Pour braver les périls, et mépriser la mort,
 Il ne peut être atteint de cette lâche envie,
 De m'abaisser à vous pour conserver ma vie,
 Et l'obtenant de vous par un mot seulement,
 720 Je la croirais sans doute acheter chèrement,
 Que ma perte prévienne un mouvement si lâche ;
 Mais si je dois mourir que je meure sans tache ;
 Et que ce beau renom que j'acquis par mon sang,
 Dans mes derniers malheurs garde son premier rang ;
 725 Qu'on cherche des moyens pour m'ôter une vie,
 Que la honte fuyait, que la gloire a suivie ;
 Et que ce même honneur qui guidait tous mes pas,
 Au milieu des lauriers, m'accompagne au trépas ;
 Que de mes ennemis la troupe sans courage,
 730 Parmi tous mes malheurs n'ait point cet avantage,
 De voir humilier par une indigne loi,
 À des hommes comme eux, un homme comme moi.

CÉCILE.

Cet invincible orgueil que vous faites paraître,
 Est celui qui toujours vous a fait méconnaître.
 735 Qui vous aveugle encor, et vous fait outrager
 Ces illustres Barons qui vous doivent juger :
 Considérez, Monsieur, le sort que vous vous faites,
 Connaissant ce qu'ils sont, connaissez qui vous êtes ;
 Et que votre malheur leur fait souffrir de vous
 740 Cet injuste mépris qui les offensent tous :
 Votre ressentiment reproche à cette terre
 Les services rendus au Sceptre d'Angleterre ;
 Vous voulez qu'aujourd'hui la Reine et le pays
 Vous rendent des honneurs pour les avoir trahis ;
 745 Qu'à jamais dans le coeur ils gravent vos victoires,
 Et mettent en oubli des actions si noires :
 Qu'au jugement de tous leur infidélité,
 Dément votre courage et votre qualité ;
 Déportez-vous, Monsieur, d'une créance vaine
 750 Si vous avez porté les armes de la Reine,
 Contre ses ennemis avec quelque bonheur,
 Vous en avez reçu le profit et l'honneur :
 Si vous avez acquis, ou par mer, ou par terre,
 En servent ce pays, des honneurs à la guerre,
 755 Reconnaissez la main de qui vous les tenez,
 Et la haute faveur qui vous les a donnés,
 Si la Reine eut voulu départir à quelque autre,
 Mêmes charges qu'à vous, même rang que le vôtre,
 Et qu'elle eut appelé à ce superbe emploi
 760 Des gens qui l'ont servie avec beaucoup de foi,
 Vous croupiriez encor et sans nom et sans gloire,
 Ne feriez plus le vain du bruit d'une victoire ;
 Et n'accuseriez point d'un sentiment ingrat,
 Et cette auguste Reine, et ce puissant État.
 765 La gloire toutefois de vos hautes vaillances
 N'a pas fait jusqu'ici toutes vos récompenses,
 Outre ce beau renom, et ce superbe bruit,
 De vos déportements vous avez eu le fruit.
 Et notre grande Reine a par ses bons offices,

Se déporter : Se désister, s'abstenir. [L] |

| Créance : opinion, sentiment, foi. [F]

Déportement ; conduite, moeurs, manière de vivre. Il se prend ordinairement de mauvaise part, et ne se dit qu'au pluriel. [FC]

770 Et par mille bienfaits prévenu vos services.
 Elle vous a d'abord élevé dans un rang ;
 Où l'on ne vit jamais homme de votre sang.
 Et pour vous honorer d'une faveur plus grande,
 Vous a fait Maréchal, et Vice Roi d'Irlande,
 775 Ah ! Comte ces effets d'une rare bonté,
 Vous obligeaient sans doute à la fidélité
 Et l'âme la plus noire et la plus déloyale
 Eût payé de son sang cette faveur Royale.
 Pardonnez un discours que votre vanité,
 780 Arrache d'un esprit justement irrité.
 Et trouvez bon aussi.

Prévenir : Prévenir quelqu'un par toutes sortes de bons offices, lui rendre toutes sortes de services, avant qu'il nous en ait rendu aucun. [L]

LE COMTE D'ESSEX.

Dans l'état où nous sommes
 Il nous faut tout souffrir de toute sorte d'hommes ;
 Et ma captivité vous rend bien plus hardis,
 Et plus déterminés que vous n'étiez jadis.
 785 Les visibles transports de cette noire envie
 Qui vous font attaquer la candeur de ma vie,
 Et contre un innocent vomir tant de poison,
 Se fussent retenus dans une autre saison.
 Vous eussiez témoigné moins d'ardeur et de zèle,
 790 J'eusse dans vos discours paru moins infidèle,
 Et vous eussiez caché cette animosité
 Que vous me faites voir dans mon adversité.
 Mais puisqu'il faut souffrir les sensibles outrages
 Que m'apprêtent déjà ces généreux courages,
 795 Armez-vous, armez-vous et déployez ici
 Tout ce que vous pouvez contre un coeur endurci.
 Oui, oui, je recevrai ces atteintes mortelles.

POPHAM.

Ce n'est pas dans ce lieu, qu'on vide des querelles.
 Contre vos délateurs vous disputez en vain,
 800 Et vous êtes ici pour un autre dessein.
 Répondez seulement à ce qu'on vous propose,
 Pour vous justifier il ne faut autre chose,
 Ces Barons gens d'honneur et gens de qualité,
 Vous rendront la Justice avec intégrité,
 805 Et moi selon le droit que j'ai dans cette terre,
 Comme grand Justicier de toute l'Angleterre,
 J'atteste devant vous le suprême pouvoir,
 Qu'avec toute équité je ferai mon devoir.
 Que d'aucun intérêt mon âme n'est touchée ;
 810 Que de ses passions elle s'est détachée ;
 Et que je rends justice avec la même foi
 Que je puis souhaiter qu'on me la rende à moi.
 Vous êtes accusé, Comte, et vous Soubtantonne,
 D'avoir fait des complots contre cette Couronne ;
 815 D'être d'intelligence avec ses ennemis,
 Et de beaucoup d'excès que vous avez commis.
 Vous avez découvert vos secrètes pratiques,
 Tenant beaucoup de gens outre vos domestiques,
 Et recevant chez vous un nombre de soldats :
 820 Qu'en une autre saison vous n'y recevez pas.
 Vous avez retenu de dessein ou de haine

Ceux qui vous visitaient de la part de la Reine,
Et les avez punis d'une injuste prison,
D'autorité privée et dans votre maison.
825 Vous êtes dans la ville entrés à main armée,
Croyant que par vos soins la révolte allumée,
Seconderait vos vœux et votre intention,
Et porterait le peuple à la sédition.
830 Vos messagers sont pris, et vos lettres surprises
Nous découvrent assez toutes vos entreprises.
Par un billet écrit au Comte de Tiron,
Où vous avez laissé les armes et le nom,
La Reine a découvert votre cruelle envie
De lui ravir ensemble et le Sceptre et la vie.
835 Des indices si grands et si pleins de clarté,
Vous rendent criminels de lèse Majesté.
Regardez maintenant si vous voulez répondre,
Vos témoins sont connus, tâchez de les confondre.

LE COMTE D'ESSEX.

Pour me justifier je sais ce que je dois.
840 Cher ami répondez et pour vous et pour moi.
Ma constance se rend et n'est plus assez forte,
Pour retenir le cours du courroux qui m'emporte,
Je l'avouerai de tout, mes juges souverains,
Il lit dans mon esprit et sait tous mes desseins.

Avouer : Reconnaître comme sien. [L] |

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

845 Puisqu'un même destin confond notre fortune,
Que nous devons tomber d'une chute commune,
Et que dorénavant rien ne peut séparer
Ce lien d'amitié qui doit toujours durer.
Avant que d'abuser de votre patience,
850 Par une favorable et paisible audience,
J'appelle pour témoin de ma confession,
Ce juge souverain de mon intention.
Lui qui voit jusqu'au fond mes secrètes pensées,
Pourra justifier nos actions passées,
855 Et déciller les yeux de tant de gens d'honneur
Contre les trahisons d'un lâche suborneur.
Tous ceux que la vertu rendait amis du Comte
Souffrent avec regret sa disgrâce et sa honte.
Ceux qui ne la voyaient que d'un oeil envieux
860 Supportent son malheur d'un esprit plus joyeux.
Mais je suis assuré que les uns ni les autres,
Si par mes sentiments je puis juger des vôtres,
N'ont cru, ni ne croiront qu'il ait jamais commis
Des crimes inventés parmi ses ennemis.
865 Ce coeur qui n'eut pour but que l'honneur et la gloire
Ne pouvait concevoir une action si noire ;
Et les preuves qu'on a de sa fidélité
Ferment assez la bouche à cette fausseté.
Ces indices légers, ces faibles témoignages,
870 De qui nos délateurs tirent leurs avantages,
S'il se peuvent blâmer avec quel que raison,
C'est de ressentiment, non pas de trahison.
Tenir dans nos maisons une troupe enfermée,
Recevoir des Soldats, entrer à main armée.

875 Quelle loi le défend. Quoi n'est-il pas permis
De se tenir armé contre ses ennemis ?
Les nôtres sont connus, Cobban, Raleigh, Cécile,
À leur lâche cordelle en ont attiré mille,
Et bien que leur dessein n'ose se déclarer,
880 Contre leur trahison on se peut assurer.
Témoin ce brave Grey de qui la violence
Parut ces jours passés avec tant d'insolence,
Que si le coup mortel n'eût été détourné,
Dans la place publique il m'eût assassiné.
885 Si vous nous accusez de dessein ou de haine
Contre les Conseillers députés de la Reine,
Je le confesserai, s'ils osent assurer
Qu'on les ait retenus que pour les honorer.
Qu'on ne les ait traités avec la déférence,
890 Et les civilités qu'on doit à leur naissance,
Le damnable dessein que vous avez appris,
Du Messenger du Comte et du billet surpris,
Est un trait de ces coeurs et de ces mains adroites,
Qui ne manquent jamais de lettres contrefaites.
895 De témoins apostés, ni de sceau, ni de seing,
Pour faire réussir un perfide dessein,
Voyez nos ennemis ils sont assez habiles.
Mais à quoi prolonger des discours inutiles,
Nous sommes innocents mon front le dit assez,
900 Vous êtes gens de bien et vous bous connaissez.

Cordelle : qui ne se dit qu'en cette phrase, C'est un homme de sa cordelle, c'est à dire, de sa société. Il ne se prend qu'en mauvaise part, et d'une société vicieuse de gens de sac et de corde. [F]

Aposter : Attitrer quelqu'un, le mettre en avant pour espier, tromper et surprendre quelqu'un. [F]

v. 895, l'original porte "sein" au lieu de "seing". Marque qui est au bas d'un acte, d'un écrit, qui en confirme la teneur par l'apposition du nom écrit de la main de celui qui en consent l'exécution, ou de la personne publique preposée pour en rendre témoignage. [F]

RALEIG.

Ne nous accusez point avec tant de malice,
Nous ne fûmes jamais ennemis que du vice :
Cobban, Cécile et moi, sommes très assurés,
De n'avoir point paru parmi vos conjurés ;
905 Et qu'aucun mouvement ou de haine ou d'envie
Ne nous a fait dresser d'embûche à votre vie,
Si Grey vous attaqua nous ne l'avons pas fait,
La Reine l'en punit vous êtes satisfait ;
Et rien ne vous oblige à vous mettre en défense
910 Contre ceux qui jamais ne vous ont fait d'offense
Pour un autre dessein vous vous étiez armés.

CÉCILE.

Contre les gens de bien ils sont envenimés,
Et sont nos ennemis parce que nous le sommes.

LE COMTE D'ESSEX.

Tu ne le fus jamais, peste de tous les hommes ;
915 Et si cette raison me devait animer,
Par le contraire aussi je te devrais aimer,
Tu me hais, tu me hais, pour des raisons très lâches ;
Je ne les dirai point suffit que tu les saches,
Et que dans tes rapports et dans ta trahison ;
920 Tu cherches le repos de ta seule maison.
Tu peux encor avoir d'autres sujets de haine ;
Oui, oui, j'avais juré d'éloigner de la Reine
Un coeur plein d'artifice, un lâche suborneur,
Un ennemi juré de tous les gens d'honneur,
925 Un esprit cauteleux, un délateur à gages,

Cauteleux : Dangereux, sujet à surprendre par quelque finesse ou mauvais artifice. [F]

Qui du malheur d'autrui tire ses avantages,
Oui j'avais ce dessein et l'eusse exécuté,
Oui, je t'eusse perdu, quoi qu'il m'en eût coûté.
Et de quoi peut servir un homme de ta sorte,
930 La ligue de la Reine en est-elle plus forte ?
As-tu jamais rendu de service à l'État,
Incapable de tout hormis un attentat ?
Toi que la gloire fuit, que la honte accompagne,
Ennemi du pays, et partisan d'Espagne.

CÉCILE.

935 Ces mots injurieux dont votre passion
S'efforce de blesser ma réputation,
Procèdent seulement, ou de rage ou d'envie,
Et ne peuvent noircir une innocente vie,
Ma Reine et mon Pays ne m'accusent de rien ;
940 J'ai vécu sans reproche, et suis homme de bien.
Je vous cède en esprit, je vous cède en naissance,
Et je vous cède aussi cette haute vaillance,
Qui vous a signalé dans votre nation ;
Ce n'est pas ma vanité, ni ma profession,
945 J'affecte seulement des honneurs légitimes :
Mais je suis grâce à Dieu sans remords et sans crimes.
Dans mes fidèles soins je me suis conservé,
Chez la Reine et partout je vais le front levé.
C'est ce qui me munit contre tous vos outrages,
950 Et je n'ai pas sur vous de petits avantages.
Si l'on nous voit paraître en ce lieu solennel ;
Moi comme un innocent : vous comme un criminel.

POPHAM.

Trêve à tous ces discours, n'avez-vous autre chose
Pour vous justifier contre ce qu'on dépose ?

LE COMTE D'ESSEX.

955 Non, non, je n'ai plus rien, prononcez seulement,
Mais gardez l'équité dans votre jugement,
Et n'enveloppez point dans mon sort déplorable
Un innocent ami, qui n'en est point coupable.
Oui si vous me pouvez ajouter quelque foi,
960 Si quelqu'un a failli, Barons ce n'est que moi,
L'amitié qui toujours nous unit comme frères,
Engagea mon ami dans toutes mes affaires.
Mais il est innocent, le Ciel m'en soit témoin,
Ayez-y quelque égard, prenez-en quelque soin ;
965 Et ne permettez point, qu'un jugement injuste
Dés honore à jamais cette assemblée auguste.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

S'il tâche d'émouvoir vos esprits à pitié
Par les derniers effets d'une étroite amitié,
Connaissez son dessein, considérez mes Juges,
970 Que dans sa propre perte, il cherche mes refuges.
Que pour m'en garantir il s'expose au trépas
Et qu'il fait criminel celui qui ne l'est pas.
Oui l'amitié sans doute attacha ma fortune

Avecque son destin d'une chaîne commune.
975 L'amitié m'engagea dans tous ses intérêts,
Me fit participer à ses plus grands secrets.
Me fit son confident, fut en paix, fut en guerre,
Et me l'eût fait servir contre toute la terre,
Enfin même destin nous a conduit ici,
980 Et s'il est criminel je le dois être aussi.

POPHAM.

Suivant l'autorité que ma charge me donne,
Robert Comte d'Essex, avec Soubtantonne,
Leur réponse entendue, et leur droit disputé,
Paraissent convaincu de lèse Majesté,
985 D'avoir ouvertement attaqué la Couronne,
Et notre grande Reine en sa propre personne,
Et pour punition de ce noir attentat,
Et contre notre Reine et contre notre État.
Leur faisant grâce, et droit nous condamnons leurs têtes,
990 À réparer leur faute.

LE COMTE D'ESSEX.

Elles sont toutes prêtes.
Et ce sanglant Arrêt n'épouvantera pas
Ceux qui savent déjà mépriser le trépas.
Allons mon cher ami, j'espère que la reine
Saura ton innocence ; et sera plus humaine,
995 Que son ressentiment n'éclatant que sur moi,
Elle sera plus douce, et plus juste pour toi.
Pour moi de quelque horreur que la mort me menace
Je l'attendrai plutôt que d'implorer sa grâce.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Et moi dont l'amitié ne peut jamais périr,
1000 Je veux mourir aussi, si vous devez mourir.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Élisabeth, Alix.

ÉLISABETH, parlant au Capitaine des gardes.

Si l'arrêt est donné va dire qu'on diffère,
Que l'on attende encore ma volonté dernière,
Et qu'on ne hâte point cette exécution
Qu'on ne soit assuré de mon intention,

Il s'en va.

1005 Quoi qu'il ait entrepris et quoi qu'il m'en arrive,
Quoi qu'il conspiré, je veux je veux qu'il vive,
Puisque dans son salut je rencontre le mien,
Il doit dans mon salut trouver aussi le sien ;
Et bien qu'en le sauvant j'assure ma ruine,
1010 Je préviendrai les maux que l'ingrat me destine,
Leur faisant avouer que j'eus plus de bonté
Qu'il n'eut d'ingratitude et d'infidélité.
Que toute l'Angleterre accuse ma faiblesse,
Que tant de Rois voisins que ma perte intéresse
1015 Apprennent mes malheurs avec étonnement,
Que tout le monde admire un si grand changement.
Que ce superbe bruit qui me rendait si vaine,
Que ces rares vertus d'une si grande Reine
Cèdent honteusement aux maximes d'amour,
1020 Et que tout le passé se dissipe en un jour,
Pourvu que mon repos se trouve dans ma faute.
Je ne me pique plus d'une gloire si haute.
Mon règne, grâce au Ciel, est assez renommé,
Et je le finis mal pour avoir trop aimé.

ALIX.

1025 Quand vous avez donné la grâce à Soubtantonne
Vous avez témoigné combien vous êtes bonne.
Et comment vous savez pardonner quand il faut,
Mais le Comte d'Essex a le coeur un peu haut.
Et les derniers rapports de Madame Cécile,
1030 La peine qu'elle a pris, sa visite inutile,
Une obstination, un visible mépris
Doivent d'un long sommeil retirer vos esprits.
Madame excusez-moi l'honneur que vous me faites

v. 1030, l'original porte "pris" au lieu de "prise", ce qui fait un pied de plus et de trop dans l'alexandrin.

De ne me point cacher vos volontés secrètes,
1035 Me rend un peu hardie, et me fait condamner
Ce qu'à mon grand regret je ne puis détourner.
Je suivais vos desseins tant qu'ils se pouvaient suivre,
Quand le Comte vivait ainsi qu'il devait vivre,
Et qu'il vous honorait comme vous l'estimiez,
1040 Je ne vous blâme point voyant que vous l'aimiez.
Je ne condamnai point cette amour inégale
Qui semblait faire tort à la grandeur Royale.
Je crus que sa vertu réparerait ce défaut,
Et qu'aimant la vertu vous aimiez assez haut.
1045 Mais après des desseins d'une telle importance,
Que de la trahison il passe à l'insolence,
Et qu'il parle de vous.

ÉLISABETH.

Chère Alix, c'est assez,
Ne renouvelle point mes déplaisirs passés.
Je sais tout, je vois tout, mais ce pouvoir suprême
1050 Malgré ce que je dois, m'arme contre moi-même.
Il prend ouvertement le parti de l'ingrat ;
Renverse ma Justice, et mes raisons d'État.
Et ne me peut donner un moment de relâche,
Qu'en me sacrifiant pour le salut d'un lâche.
1055 Il peut bien conspirer, il peut bien me trahir,
Il peut me mépriser, je ne le puis haïr,
Et de quelques raisons que s'arme ma prudence,
Que mon ressentiment parle pour ma défense,
Un simple souvenir renverse en un moment
1060 Ma raison, ma prudence, et mon ressentiment.
Juste Ciel dont je tiens cette naissance haute,
Toi qui la connaissant ne punis point ma faute,
Et qui souffrez un feu si peu digne de moi,
Pourquoi me fis-tu Reine, et fille d'un grand Roi ?
1065 Ah ! Je devais sans doute avec cette âme basse
Naître d'un sang ignoble, et d'une obscure race !
Mon feu se mesurant à ma condition,
N'eût eu que de l'honneur dans cette passion,
Et n'eût point obscurci l'éclat d'une Couronne.

SCÈNE II.
L'Huissier du Cabinet, Élisabeth.

L'HUISSIER.

1070 Le Comte.

ÉLISABETH.

Que dis-tu ?

L'HUISSIER.

Le Comte Soubtantonne,
Demande le pouvoir avec l'humilité,
De rendre ses devoirs à votre Majesté.

ÉLISABETH.

De sa grâce obtenue il me vient rendre grâces.
Oui qu'on le fasse entrer, que faut-il que tu fasses ?
1075 Et comme verras-tu l'ami du déloyal ?
Mais le voici qui vient reprends ce front Royal,
Et cache si tu peux ton étrange faiblesse.

SCÈNE III.
Le Comte de Soubtantonne, Élisabeth, Raleigh.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Je me viens prosterner, grande et juste Princesse,
Et publier aux pieds de votre Majesté
1080 Et sa rare justice, et sa grande bonté.

ÉLISABETH.

Levez-vous.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Vous sauvez une inutile vie
À celui qui jamais ne vous avait servie,
Et vous laisser conduire à la fin de ses jours
Un homme qui vous sert et vous sert toujours ;
1085 Malgré son innocence, et malgré ses services,
On destine le Comte à des honteux supplices,
Sa tête de l'État le plus fidel appui,
Sous une infâme main doit tomber aujourd'hui ;
Et votre Majesté veut conserver la mienne
1090 Qui ne répare point la perte de la sienne.

ÉLISABETH.

S'il ne se fut trouvé plus criminel que vous,
Il eût reçu sans doute un traitement plus doux :
Mais le crime du Comte est de telle importance

1095 Qu'il arrête le cours de toute ma clémence,
Et toute ma bonté ne lui peut pardonner,
À moins que de me perdre et de le couronner.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Ah ! Madame faut-il qu'une si grande Reine,
Suive les mouvements d'une troupe inhumaine ?
Laisse à la calomnie accabler la vertu,
1100 Et l'homme le plus grand que le Royaume ait eu,
Que votre Majesté rappelle sa Justice,
Si le Comte a failli commandez qu'il périsse :
Mais qu'on ne hâte rien, et qu'il lui soit permis
De se justifier contre ses ennemis :
1105 Il a servi l'État, son salut vous importe ;
L'on ne recouvre point des hommes de sa sorte,
Et si vous le perdez vous vous laissez ravir
Un homme d'importance et qui vous peut servir :
Si le Comte faillit ce fut par promptitude,
1110 Mais non pas par dessein ni par ingratitude :
Nous avons même crime également commis.
Mais j'ai moins d'envieux, et lui plus d'ennemis,
Ma perte leur serait de moindre conséquence,
Ils redoutent sa vie et craignent sa vengeance.
1115 Et ce tableau vivant de générosité,
De vaillance, de zèle, et de fidélité,
Leur met la poudre aux yeux et dans l'âme l'envie,
Qui les rend ennemis d'une si belle vie.
Que votre Majesté ne s'en offense point,
1120 La mort d'un tel ami me touche au plus haut point.
Je vivais par lui seul, sans lui je ne puis vivre,
Son salut est le mien, s'il meurt je le veux suivre :
Et n'ayant qu'une vie, et qu'un même destin,
Nous n'aurons qu'un salut, ou qu'une même fin.
1125 Si sa mémoire encor vous est considérable,
S'il a jamais rien fait qui vous soit agréable,
Si vous vous souvenez du service rendu,
À vous, à votre État, du sang qu'il a perdu ;
Par son sang, par son zèle, et par tous ses services,
1130 Ne les destinez point à d'infâmes supplices.
Pour lui plus que pour moi j'embrasse vos genoux,
Sauvez un si grand homme.

ÉLISABETH.

Ah ! Comte levez-vous.
Je le voudrais sauver, mais il m'est impossible,
Il n'est point innocent.

RALEIG.

Son crime est trop visible,
1135 On vient de le convaincre et le vérifier.
Il n'a pas pris le soin de s'en justifier,
À ce qu'on lui met sus il n'a daigné répondre,
Et tout ce qu'il a dit n'a fait que le confondre,
Les Barons n'ont donné qu'un juste jugement,
1140 Et même après l'Arrêt il a dit hautement ;
Parlant de notre Reine avec beaucoup d'audace
Qu'il aimait mieux mourir que d'implorer sa grâce.

Mettre de la poudre aux yeux : éblouir,
surprendre par des discours, par des
apparences. Au XVIIIe siècle, jeter,
mettre de la poudre aux yeux, éclipser,
surpasser. [L]

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Le Comte est en prison, et c'est en sûreté,
Que tu fais éclater ton animosité ;
1145 Dans sa prospérité tu lui cachais ta haine,
Mais, n'était le respect que je dois à la Reine,
Dussé-je avecque toi trébucher aujourd'hui,
Tu ne parleras plus d'un homme comme lui.
Madame pardonnez mon extrême insolence ;
1150 Mais que votre bonté le condamne au silence.
Je ne puis retenir un si juste courroux,
Ni souffrir ce discours d'un autre que de vous.

ÉLISABETH.

Ah ! Comte, c'est assez, ne faites plus paraître
Ce zèle criminel pour le salut d'un traître,
1155 Son crime est manifeste, et de quelque raison
Qu'on veuille déguiser sa noire trahison,
Son perfide dessein visiblement éclate,
Et son âme est hautaine autant qu'elle est ingrate ;
Il n'est pas satisfait d'avoir tout entrepris
1160 S'il ne traite sa Reine avec que du mépris,
S'il ne parle de moi dans une indifférence
Qui fait voir son orgueil, et son irrévérence ;
Cet invincible esprit se croirait faire tort
S'il implorait ma grâce ; il aime mieux la mort ;
1165 Il croit que l'on doit tout à ses rares mérites,
Et vous désavouera de tout ce que vous dites :
Eh bien qu'il se conserve avec ce noble orgueil,
Qu'à ma miséricorde il préfère un cercueil,
Qu'il ne déroge point à son humeur hautaine
1170 Pour demander pardon à cette pauvre Reine ;
J'approuve son courage, et déjà lui promets,
Que bien qu'il le demande il ne l'aura jamais.
Adieu.

SCÈNE IV.

Le Comte de Soubtantonne, Raleig.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

C'en est donc fait, ta perte est assurée,
Tout butte à ta ruine, et ta mort est jurée,
1175 Oui, oui, tu dois périr, et le Ciel t'a permis
De souler de ton sang tes lâches ennemis,
Ta belle âme fuyant de cette ingrate terre
S'élève dans le Ciel, et quitte l'Angleterre,
Elle perd te perdant celui qui la sauva,
1180 Ce bras qui la maintient et qui la conserva.
Et l'ingrate qu'elle est dans son malheur extrême
Se console et se perd sans se perdre soi-même ;
Mais ne reproche point à son fidèle ami
Qu'il supporte ta perte et peut vivre à demi,
1185 Mon âme suit la tienne, et je n'ai point d'envie
De traîner après toi cette mourante vie,
Vous avez signalé votre haute vertu,
Oui, Monsieur, vous avez vaillamment combattu,
Et votre calomnie, et vos noires malices
1190 L'ont enfin emporté sur beaucoup de services
Mais pourtant.

RALEIG.

Grâce à Dieu nous ne redoutons rien,
Et sa peine importait à tous les gens de bien,
La Reine a reconnu nos desseins et nos zèles,
Et cet État sait bien que nous sommes fidèles.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

1195 Oui cet État vous doit sa conservation,
Vous lui devez aussi votre protection.
Et par cette action généreuse et Royale,
Vous avez assuré toute votre cabale,
Mais si le Comte meurt soyez tous assurés.

RALEIG.

1200 Nous ne vous craignons point.

LE COMTE DE SOUBTANTONNE.

Bien, bien, vous le saurez.

SCÈNE V.

Le Comte d'Essex, Madame Cécile.

LE COMTE D'ESSEX, dans sa prison.

Oui pour te faire voir que je brûle d'envie
De ne donner qu'à toi le reste de ma vie,
Et que je hais le jour s'il ne me vient de toi,
Je veux bien confier mon salut à ta foi.
1205 Je te veux découvrir un important mystère,
Que beaucoup de raisons m'ont obligé de taire,
Et bien que mon salut s'attache à ce secret
Je le veux bien fier à ton esprit discret.
Tu m'aimes je le sais, bien que ta jalousie
1210 Ait de quelques soupçons troublé ta fantaisie,
Et que ton bel esprit, dans son aveuglement
Ait accusé le mien de quelque changement.
Mais si tu peux encor avoir quelques ombrages,
Je te veux effacer par de bons témoignages,
1215 Toute l'impression que ta crédulité
Aurait pu concevoir de ma déloyauté,
Et certes dans l'état des maux où je me trouve
Je ne t'en puis donner une meilleure preuve,
Et te mieux témoigner mes fidèles desseins
1220 Que mettant mon honneur, et ma vie en tes mains.

MADAME CÉCILE.

Si je pouvais douter de cette amour extrême,
Je me rendrais ingrate, et cruelle à moi-même.
Et ses faibles soupçons de mon esprit jaloux
Témoignent seulement celle que j'ai pour vous.
1225 Mon âme maintenant est un peu soulagée
De cette passion qui l'avait affligée,
Et ne respire plus que pour vous secourir,
Ou périr avec vous si vous devez périr.
Ouvrez les moyens que le Ciel nous apprête,
1230 Dans ces extrémités pour sauver votre tête.
Et soyez assuré que ce coeur est tout prêt,
S'il vous sauve en mourant, de subir votre Arrêt.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah ! La vie à ce prix ne me fut jamais chère,
Et j'élirais plutôt une mort volontaire
1235 Que de jeter pour moi dans le moindre hasard,
Celle qui dans mon sort prend une telle part.
Le Ciel m'en a donné des moyens plus faciles.
Mais sans vous amuser de discours inutiles,
Puisque le temps me presse et le mortel décret,
1240 Écoutez seulement cet important secret.
Du temps que j'étais bien dans l'esprit de la Reine,
Et que de ses faveurs, mon âme toute vaine
Se figurait déjà de posséder ce coeur
De qui jamais mortel n'avait été vainqueur ;
1245 Elle pour me donner une preuve assurée

D'une amitié parfaite et de longue durée,
Et me faire espérer un éternel repos,
Me donna cette bague et me tint ce propos
Tu reçois ce présent d'une Reine qui t'aime,
1250 Et t'aimera toujours à l'égal de soi-même ?
Conserve chèrement ce souvenir de moi,
Et ce gage assuré du soin que j'ai de toi.
Avec cette promesse inviolable et sainte,
Cette Royale foi qui ne peut être enfreinte
1255 Que dans quelque péril, dans quelque extrémité ;
Où pour un changement tu sois précipité.
Fusses-tu malheureux pour m'avoir desservie,
Quand il m'en coûterait la couronne et la vie,
Je te retirerai de peine et de hasard,
1260 Sitôt que je verrai ce gage de ta part.
Ce sont ses propres mots, et c'est de cette sorte,
Que je puis relever mon espérance morte,
La bague est en mes mains, dès qu'elle la verra,
Si je veux une grâce elle me l'obtiendra,
1265 Et je m'ose promettre, avec quelque apparence
Qu'elle n'attend de moi que cette déférence ;
Je remets en tes mains ce gage précieux,
Qui me va redonner la lumière des Cieux,
Par là tu te pourras conserver cette vie,
1270 Et cette liberté que mes yeux m'ont ravie,
Tu pourras à ton gré disposer de mon sort,
Et donner à l'ingrat ou la vie ou la mort.

MADAME CÉCILE.

Bien que je vous accuse et que dans votre feinte,
Je trouve contre vous de grands sujets de plainte,
1275 Pour m'avoir pu cacher jusqu'à l'extrémité
Un gage si certain de votre sûreté,
Je ne m'emploierai pas avec un moindre zèle
Que je ferais pour moi, si j'étais criminelle,
Donc quoi que mon amour vous puisse reprocher,
1280 Ne perdons point de temps, puisqu'il nous est si cher,
Adieu je vais courir, ou voler chez la Reine.

LE COMTE D'ESSEX.

Mon incivilité te donne trop de peine,
Mais tu vas conserver un pauvre criminel,
Pour l'attacher à toi d'un lien éternel.

MADAME CÉCILE.

1285 Le succès en sera tel que je le souhaite.

SCÈNE VI.

LE COMTE D'ESSEX, seul.

Superbe Élisabeth vous voilà satisfaite,
Et vous voyez enfin ce courage endurci
Implorer votre grâce, et vous crier merci ;
Mais ne croyez jamais que mon coeur se relâche
1290 De son premier dessein pour une crainte lâche ;
Vous connaissez ce coeur et vous ne doutez pas
Si je fuis maintenant la honte ou le trépas.

SCÈNE VII.

MADAME CÉCILE, seule hors de la prison.

Tu vaincras à la fin et la perte du Comte
Te pourra satisfaire et réparer ta honte.
1295 Résous-toi maintenant à de nobles desseins,
Use bien du destin que tu tiens en tes mains,
Et garde chèrement cette bague fatale,
Qui pourrait conserver une âme déloyale.
Bien que le traître feigne en cette extrémité,
1300 Qu'il se pense moquer de ta sottise bonté ;
Sous ce masque trompeur tu connais bien encore
Celui qui te trahit et qui te déshonore,
Le perfide abusa de ta simplicité,
Il publia partout son infidélité ;
1305 Et n'étais pas content de t'avoir méprisée,
S'il n'eût fait de ta honte une insigne risée.
Venge-toi maintenant, et puisqu'il t'est permis,
Perds, perds le plus cruel de tous tes ennemis,
Mais Dieu pourras-tu bien contre ta conscience
1310 Prendre une si honteuse et si lâche vengeance ?
Il te trompa, l'ingrat, il te manqua de foi,
Il te perdit d'honneur, mais il se fie à toi ;
Il met entre tes mains son honneur, et sa vie ;
Ah ! Ne conserve plus cette cruelle envie,
1315 Qu'il vive, le perfide, et que par son remords
Il soit un jour puni de plus cruelles morts :
Qu'il ressente à loisir la peine de son crime,
Et loue une bonté qui n'est plus légitime :
Cédez, ressentiments, à ces restes d'amour,
1320 Mais je vois mon Mari.

SCÈNE VIII.
Cécile, Madame Cécile.

CÉCILE.

Vous venez de la Tour ?

MADAME CÉCILE.

Je viens d'ici tout proche ; et m'en vais chez la Reine.

CÉCILE.

Je vous ai vu sortir, et votre feinte est vaine,
Pourquoi le cachez-vous, je connais vos desseins,
La Reine vous envoie.

MADAME CÉCILE.

Il est vrai que je feins ;
1325 Et que j'ai mon esprit embrouillé d'une affaire ;
Mais allons, je vous veux découvrir un mystère.
Qui donne de la peine à mon esprit confus,
Et prendre s'il se peut ton conseil là-dessus.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le Comte d'Essex, Le Capitaine des Gardes,
Raleig.**

LE COMTE D'ESSEX.

Il paraît environné des Gardes qui le doivent mener au supplice.

La Reine par ma mort n'est donc pas satisfaite,
1330 Et ne croit pas encor sa vengeance parfaite
Si de mes ennemis le plus malicieux,
Ne soûle de mon sang et sa haine et ses yeux.
Qui t'amène Raleig ? Cherches-tu tes délices,
Où le Comte a trouvé le prix de ses services ?
1335 Et si tu n'es témoin d'un infâme trépas,
Sa mort ne te contente et ne t'assure pas :
Hé bien assouvi-toi d'un sang noble et fidèle,
Et porte à tes amis cette bonne nouvelle :
Dis-leur que désormais tout leur sera permis,
1340 Qu'ils perdent le plus grand de tous leurs ennemis ;
Qu'ils sont tous à l'abri de semblables supplices ;
Puisque ce juste État récompense les vices ;
Et peuvent maintenant trouver leur sûreté
Dans leur seule bassesse, et dans leur lâcheté.
1345 Tu peux aussi redire à notre grande Reine,
Puisque dans sa disgrâce, et sa mortelle haine,
Elle peut dignement jeter les yeux sur toi,
Avec cette bonté qu'elle eut jadis pour moi ;
Qu'en ma mort sa parole et sa foi s'intéresse,
1350 Qu'une Reine jamais ne faussa sa promesse :
Mais que sa cruauté m'oblige désormais,
Plus que son amitié ne m'obligea jamais.
Dis-lui qu'elle me perd, et crois que c'est tout dire,
Qu'elle sait que ma perte ébranle son Empire.
1355 S'il n'espère l'appui qu'il recevait de moi,
De Cécile, de Grey, de Cobban et de toi.
Et que mon innocence à la fin découverte,
Elle saura sa faute, et pleurera sa perte.
Qu'elle me pleurera, mais de larmes de sang,
1360 Jusqu'à ce qu'un de vous ait occupé mon rang.
Elle peut bien choisir parmi de si grands hommes.

RALEIG.

Le pays nous connaît, chacun sait qui nous sommes.
 Et certes je pourrais répondre à vos discours.
 Mais de vous affliger à la fin de vos jours,
 1365 Semblerait inhumain et de mauvaise grâce.

LE COMTE D'ESSEX.

Tu feras beaucoup mieux de me quitter la place.
 D'éviter mon courroux, et ne répliquer point,
 À celui que ta vue offense au dernier point.
 Ô ! Ciel peux-tu souffrir qu'une si belle vie
 1370 Soit d'une telle mort indignement suivie ?
 Et m'avoir élevé dans un degré si haut
 Pour laver de mon sang un infâme échafaud ?
 Peuple Anglais s'il demeure encor dans vos mémoires
 Le moindre souvenir de ces belles victoires,
 1375 Dont souvent avec vous j'ai partagé l'honneur,
 Marchant à votre tête avec tant de bonheur ;
 Oui, oui, s'il vous souvient des illustres conquêtes
 Qui de tant de Lauriers ombragèrent vos têtes,
 Serez-vous sans regrets dans les derniers malheurs,
 1380 Du plus brave témoin de vos rares valeurs ?
 Ah ! S'il vous reste encor après cette mémoire
 Un généreux désir de conserver ma gloire,
 Que mon meilleur ami par un coup plus humain
 Me détourne celui d'une honteuse main.
 1385 Qu'un de mes compagnons, qu'un soldat charitable,
 Donne à son Général un trépas honorable ;
 Et ne permette pas s'il est homme de bien,
 Qu'un homme comme moi. Mais vous n'en ferez rien.
 Et je ne lis que trop dans ces pâles visages
 1390 Qu'il ne vous reste rien de vos premiers courages,
 Et que vous oubliez ce que je vous appris,
 Ah ! Je vois ta bassesse avec tant de mépris,
 Peuple vil, peuple abject que la mienne m'offense,
 D'avoir à mon trépas cherché ton assistance,
 1395 Eh bien mourrons ainsi que le Ciel l'a voulu !
 Ma Reine, et mon pays l'ont ainsi résolu,
 Laissons à cette Terre une douleur mortelle
 De perdre en me perdant un homme indigne d'elle.
 Je vois dans cette cour un échafaud dressé,
 1400 Allons pour mal finir j'ai trop bien commencé.
 Mais au dernier moment de mon heure dernière,
 Pourrai-je bien, Monsieur, vous faire une prière ?

Abject : Méprisable. Abjectus, vilis, contemptus. Il se dit surtout de la naissance et de la profession. [T]

LE CAPITAINE.

Monsieur, assurez-vous que je vous servirai,
 Et qu'avec tout respect je vous obéirai.

LE COMTE D'ESSEX.

1405 Vous direz s'il vous plaît à Madame Cécile
 Que je suis bien mari de sa peine inutile.
 Et que jusqu'au tombeau je suis son serviteur,

Prendrez-vous cette peine ?

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur, de bon coeur.

SCÈNE II.

Alix, Élisabeth.

ALIX.

Remettez-vous Madame, et que votre visage
1410 Ne fasse point ce tort à votre grand courage,
D'accuser de faiblesse un Esprit si Royal,
Et de tant de regret pour perdre un déloyal,
C'est un fâcheux destin que le destin des Princes,
Ils sont toujours en butte à toutes leurs Provinces.
1415 Toutes leurs actions se font avec éclat,
Et leur moindre penser touche tout un État.
Ceux à qui le soupçon, la malice et l'envie
Font avec plus de soin remarquer votre vie,
Sans doute jugeront dans votre changement
1420 Que perdant un sujet vous plaignez un amant.
Songez bien, Madame, et que votre prudence
Arrête un peu le cours de cette médisance,
Vous seule travaillez à nourrir vos douleurs,
Et rien ne vous oblige à répandre des pleurs,
1425 Cet ingrat vous méprise. O ! Ciel est-il possible,
Il conserve en mourant son orgueil invincible,
Aux faveurs de sa Reine, il préfère un trépas,
Et dédaigne un pardon qu'il ne mérite pas,
Quoique votre bonté lui présente un asile,
1430 Dans les derniers rapports de Madame Cécile,
Et dans tous ses discours vous avez bien appris,
Que de l'ingratitude il passait au mépris.

ÉLISABETH.

Oui je l'ai trop appris et de quelque faiblesse,
Que ton affection condamne ma tristesse.
1435 Sache que mon esprit est déjà résolu,
À souffrir le trépas que lui-même a voulu.
Après sa trahison je veux encor lui plaire,
Il désire la mort je le veux satisfaire.
Et lui faire connaître en son dernier moment
1440 Que je garde ce soin dans mon ressentiment.
Toutefois si la crainte ébranle son courage,
Je sais bien à quel point ma parole m'engage.
Et si le déloyal rentre dans son devoir,
Son juste châtiment n'est plus en mon pouvoir.
1445 Oui, je suis obligée, ah ! Souvenir funeste,
Veux-tu troubler encor le repos qui me reste ?
Et bourreler mon coeur de regrets superflus.
Pour un bonheur passé qui ne reviendra plus.
Oui, je dois malgré moi pardonner à ce traître,
1450 Au premier repentir qu'il me fera paraître.
Et ce gage fatal qu'il a reçu de moi,

Engage à cet ingrat ma parole et ma foi.

SCÈNE III.
Léonore, Élisabeth, Alix.

LÉONORE.

Le Comte est mort, Madame.

ÉLISABETH.

Ô Ciel !

ALIX.

Est-il possible ?

LÉONORE.

Oui, toujours plein d'orgueil, et toujours invincible,
1455 Il a du coup mortel en se plaignant de vous
Vomi sur l'échafaud son sang et son courroux.

ÉLISABETH.

Il en a du sujet. Rappelle ton courage,
Vois tout d'un front égal et d'un même visage,
Et ne te trouble point. Qui y'a fait ce rapport ?

LÉONORE.

1460 Par vos ordres Raleigh fut présent à sa mort,
Je l'ai laissé, Madame, à la Chambre prochaine.

ÉLISABETH.

Dis-lui que d'aujourd'hui l'on ne voit point la Reine,
Qu'elle est indisposée. Il est mort ! Il est mort !

ALIX.

Ce coup sur son esprit fait un étrange effort,
1465 Et de quelque façon que sa douleur se flatte,
Son mortel déplaisir visiblement éclate.

ÉLISABETH.

Ah ! Le Comte n'est plus, ton coeur est satisfait,
Il vient de réparer le tort qu'il t'avait fait.
Son sang a bien lavé ses dernières offenses,
1470 Et sa mort seulement a fait ses récompenses,
Tu n'as plus désormais rien à lui reprocher,
Tu ne le verras plus cet ennemi si cher,
Ce malheureux objet et d'amour et de haine,
Ce vassal qui servit et desservit sa Reine.
1475 Celui qui t'offensa, celui qui t'obéit,
Celui qui t'obligea, celui qui te trahit.
Celui que ton coeur hait, celui que ton coeur aime,
Cet ennemi mortel, et cet autre toi-même.

ALIX.

De contraires pensers son esprit combattu,
1480 Laisse à sa passion accabler sa vertu.
L'amour, à la douleur fait céder son courage,
Et son ressentiment se lit sur son visage.

ÉLISABETH.

Mais pourquoi le plaindrai-je, et de quelle raison ?
Puis-je excuser ma plainte après sa trahison ?
1485 Pourquoi dois-je pleurer celui qui m'a trahie ?
Pourquoi plaindre un ingrat qui m'a toujours haïe ?
Et qui ne répondit à mon affection,
Que pour bâtir un trône à son ambition ?
Tu l'aimais, il est vrai, mais quoi qui le défende,
1490 Après ton amitié sa faute est bien plus grande.
Après les grands effets de ta rare bonté
Rien ne peut excuser son infidélité.
L'orgueilleux à la mort te brave, te menace,
Se moque de tes soins, se moque de ta grâce,
1495 Court joyeux au trépas, et l'aime mieux souffrir
Que les conditions que tu lui fais offrir.
Ne regrette donc plus ce monstre d'insolence,
À ces restes d'amour fais quelque violence,
Et ne t'obstine point comme il s'est obstiné,
1500 À pleurer un trépas que l'ingrat s'est donné,
Il sauve ton État, il finit ton martyre,
Sa perte désormais assure ton Empire,
Établit ton salut et donne pour jamais,
À ton règne, à ton coeur, le repos et la paix.

SCÈNE IV.

Léonore, Élisabeth.

LÉONORE.

1505 Si vous avez pitié de Madame Cécile,
Madame pardonnez sa prière incivile,
Et ne refusez point en cette extrémité
L'honneur de votre vue à sa fidélité.
Madame elle se meut dans la chambre prochaine
1510 Mais devant son trépas elle veut voir la Reine.
C'est de votre bonté qu'elle attend son repos,
Et l'honneur seulement de vous dire deux mots.

ÉLISABETH.

Quel est donc le malheur de Madame Cécile ?

LÉONORE.

1515 Aussitôt que le bruit a couru par la ville,
Et que Raleigh a dit que le Comte était mort,
Ce coup sur son esprit a fait un tel effort,

Que perdant tout à coup et la vue et l'ouïe,
Elle est devant nos pieds tombée évanouie :
Nous l'avons relevée et mise sur un lit,
1520 Elle a repris ses sens, mais elle s'affaiblit ;
Son mal accroît toujours, mais d'une telle sorte,
Que je crains qu'à présent nous ne la trouvions morte.
Elle m'a témoigné que son dernier désir,
N'était que de vous voir, faites-lui ce plaisir.

ÉLISABETH.

1525 Oui, j'y vais de ce pas, cette triste nouvelle
Afflige mon esprit d'une douleur mortelle.

SCÈNE V.

Cécile, Madame Cécile.

MADAME CÉCILE, sur un lit.

Ah ! Ne m'afflige plus par tes lâches propos,
Éloigne-toi cruel et me laisse en repos,
C'est en vain, c'est en vain, que ton esprit essaie
1530 De donner du remède à ma mortelle plaie.
Le coup en est fatal, ton conseil inhumain
Perce ce cœur ingrat, et je meurs de ta main.
J'ai fait pour t'obéir l'action la plus noire
Dont les siècles passés conservent ma mémoire ;
1535 Le meurs pour notre crime ; ô Dieu ! Mais mon trépas,
Expiant mon péché ne le répare pas.
Oui je meurs pour ton crime, et meurs avec ce blâme
Que d'un méchant mari, je fus méchante femme ;
Ce seul bonheur aux tiens restera désormais,
1540 Va monstre, va cruel, je ne t'aimai jamais :
L'horreur que j'eus pour toi fit naître dans mon âme,
Pour un plus digne objet une plus belle flamme.
J'aimai, mais juste Ciel, il m'a fallu trahir
Celui que mon amour te força de haïr :
1545 Et te sacrifier l'innocente victime,
Qui porte seulement la peine de ton crime.
Ah ! Comte si tu peux de ces superbes lieux,
Sur notre repentir jeter un peu les yeux ;
Et si notre remords peut adoucir ta haine.

CÉCILE.

1550 Consolez-vous, Madame, et recevez la Reine,
Elle entre dans la Chambre et vous vient visiter.

SCÈNE VI.

Madame Cécile, Élisabeth, Alix.

MADAME CÉCILE.

Ô Ciel ! Avec quel front pourras-tu supporter
La dernière visite, et la dernière vue
De celle que ton crime a sans doute perdue ?
1555 Ah ! Madame.

ÉLISABETH.

Remets ton courage abattu,
Je te viens consoler.

MADAME CÉCILE.

Madame.

ÉLISABETH.

Que veux-tu ?
Tu connais bien assez le regret qui me trouble,
Sans que par ton malheur ma tristesse redouble.
Console-toi, ma fille, et ne m'afflige pas.

MADAME CÉCILE.

1560 Ah ! Madame, plutôt avancez mon trépas,
Et ne conservez plus cette bonté Royale
Pour un coeur tout noirci pour une déloyale,
De qui l'ingratitude et l'infidélité
Ont perdu le repos de votre Majesté
1565 Oui, Madame, j'ai fait une action si lâche
Que ma mort ne saurait en effacer la tache.
J'ai trahi mon honneur, ma Reine et mon pays,
Et je cours à la mort pour les avoir trahis.
Mais avant ce trépas dont le coup me délivre,
1570 Et de ma conscience et du regret de vivre.
Que cette repentante embrasse vos genoux,
Pour le dernier bienfait que j'espère de vous.

Elle parle aux filles.

Secondez ma faiblesse.

ÉLISABETH.

Ah ! Levez-vous, Madame

MADAME CÉCILE.

Plutôt à vos genoux je laisserai mon âme.
1575 Si l'état où je suis ne m'obtient le pardon
De mon ingratitude et de ma trahison.

v. 1566, l'original porte "têche au lieu de "tache".

ÉLISABETH.

Vous ne m'avez rien fait ?

MADAME CÉCILE.

Ah ! Je suis si coupable
Que mon crime jamais n'eut de crime semblable.
Et je n'attendrais rien de votre Majesté
1580 Si je ne vous voyais dans cette extrémité.
Mais puisqu'il faut mourir ; à mon heure dernière,
Je vous fais hardiment une injuste prière.
Et je meurs sans regret, si j'ai dans mon trépas,
Le pardon d'un forfait qui n'en mérite pas.

ÉLISABETH.

1585 Quoi que vous m'eussiez fait en l'état où vous êtes,
Je vous accorderais vos dernières requêtes,
Mais puisque votre esprit en sera satisfait,
Je vous pardonne tout, quoi que vous m'avez fait.
Mais levez-vous.

MADAME CÉCILE.

Bon Dieu que je suis inhumaine,
1590 De trahir lâchement une si bonne Reine.
Et que mon crime est grand après cette bonté,
Puisqu'il faut découvrir à votre Majesté,
L'action la plus noire et la plus odieuse
Qu'on pouvait redouter d'une âme furieuse,
1595 Détournez vos regards puisque dans cet état
Un front si criminel n'en peut souffrir l'éclat.
Et qu'à moins de témoins je découvre ma honte,

Tous se retirent hormis Alix.

Apprenez que j'aimai, mais que j'aimai le Comte,
Et sans considérer mon rang et mon devoir
1600 L'amour que j'eus pour lui me mit en son pouvoir.
Malheureuse, bon Dieu ! Qu'est-ce que tu confesses ?
Mais le perfide enfin lassé de mes caresses
Dont la facilité refroidit un amant,
Pour une autre beauté courut au changement.
1605 Il me quitte l'ingrat, et sa fuite inhumaine,
À mon affection fit succéder ma haine.
J'ai cherché les moyens de me venger de lui,
Et je les ai reçus de lui-même aujourd'hui,
Il met innocemment son honneur et sa vie
1610 Dans les perfides mains d'une femme trahie,
Et se sacrifiant à son ressentiment :
Mais Dieu je n'en puis plus voyez ce diamant,
Il achève pour moi cette triste harangue,
Et ce gage de vous parle mieux que ma langue,
1615 Je l'ai reçu de lui, je vous le rends.

ÉLISABETH.

Ô Dieux !

ALIX.

La Reine devint pâle elle ferme les yeux,
Et s'est évanouie à cet objet funeste.
Au secours.

Ils reviennent.

MADAME CÉCILE.

Si pour moi quelque pitié vous reste,
Hélas ! Délivrez-moi des maux que je prenais,
1620 Et pour mourir en paix q'on m'emporte chez moi.
Où je me garantis de ses justes reproches,
Par cette douce mort dont je sens les approches.

Et emportent Madame Cécile.

SCÈNE VII.

Élisabeth, Alix.

ÉLISABETH.

Quel secours importun a troublé mon sommeil ?
Et me redonne encor la clarté d'un Soleil ;
1625 Qui n'éclairant pour moi qu'à des objets funèbres,
Laisse mes jours couverts d'éternelles ténèbres.
Ne dois-je ouvrir mes yeux complices de mon mal,
Que pour les arrêter sur ce gage fatal ?
Dont le funeste objet va bourreler ma vie,
1630 De remords et d'horreurs justement poursuivie ?
Toi, de qui j'ai reçu ce sacré souvenir ?
Toi que ma passion se dispose à punir ?
Toi. Mais qui la dérobe à ma juste colère ;
Doncques pas un des miens ne craint de me déplaire,
1635 Et leur zèle indiscret l'a soustraite à mes yeux :
Mais descends aux enfers ; ou monte dans les Cieux,
Ou porte dans le creux des plus profonds abîmes,
Ton repentir tardif et l'horreur de tes crimes ;
Rien ne te peut ravir à mon ressentiment,
1640 Je veux que mon courroux dure éternellement ;
Et si ta prompte mort t'enlève à cette terre,
Je veux dans le tombeau te déclarer la guerre,
Et poursuivre aux enfers ton esprit déloyal ;
Je veux qu'à tous les tiens, ton crime soit fatal,
1645 Qu'il soit l'embrasement de ta famille entière,
Que de toute ta race il fasse un cimetière,
Que l'innocent périsse avec le criminel,
Et que le souvenir en demeure éternel.
Va monstre, va perfide et détestable femme,

1650 C'est par toi que je perds la moitié de mon âme,
C'est par toi seulement qu'un rapport inhumain,
Contre ma propre vie, arme ma propre main.
Et par toi me rendant à moi-même cruelle,
Je suis teinte d'un sang généreux et fidèle.
1655 Ce beau sang qu'autrefois le Comte répandit,
Pour nous et pour l'État que sa main défendit :
Ce sang qui mille fois signala sa vaillance,
Ma crédule rigueur l'immole à ta vengeance :
Il était innocent, et tu l'as condamné,
1660 Il était repentant, tu l'as fait obstiné,
Il implorait ma grâce, et ta noire malice,
Au lieu de le sauver l'a conduit au supplice.
Reviens donc inhumaine achever ton dessein ;
Viens cruelle arracher ces restes de mon sein ;
1665 Viens ôter de mon coeur cette image funeste,
Et ce beau souvenir dont le portrait me reste.

ALIX.

Juste Ciel ! Apaisez ces mortelles douleurs.

ÉLISABETH.

Ah ! C'est ainsi que j'aime, et ce sont mes faveurs,
Telles sont mes amours, telles mes récompenses.

ALIX.

1670 Souvenez-vous Madame.

ÉLISABETH.

Ah ! Cesse tu m'offenses.
Comte tu n'es donc plus, et celle qui t'aima,
Celle de qui le coeur pour toi seul s'alluma,
A de tes plus beaux jours la lumière ravie,
Et coupé le filet d'une si chère vie :
1675 Oui je t'ai fait mourir, et pour un même sort,
J'ai perdu deux esprits dans une seule mort :
Oui je l'ai fait mourir, mais s'il te reste encore
Quelque ressouvenir d'une âme qui t'adore,
Et si de son bonheur ton esprit détaché,
1680 Conserve dans le Ciel l'horreur de mon péché,
Jette, jette les yeux sur cette repentante,
Et ne lui défend point de se dire innocente :
Oui je suis innocente, et j'ai voulu sauver
Celui dont le salut me devait conserver.
1685 Ton sort était le mien ; a mort était la mienne :
Et j'attaquais ma vie en attaquant la tienne.
Je te voulais sauver, tu ne l'as point voulu ;
Ah ! Je devais forcer d'un pouvoir absolu
Ton esprit obstiné, t'absoudre de tes crimes,
1690 Oublier ma naissance, oublier mes maximes,
Oublier ma couronne et ce pays ingrat,
Et pour te conserver, me perdre avec l'État.
Ne me permets dons plus de me dire innocente,
Seule je t'ai tué, je suis encor sanglante :
1695 Mais si les sentiments d'une longue amitié
Te voulaient, cher esprit, émouvoir à pitié ;

Repousse avec horreur leur prière indiscrete ;
Dis que ton âme enfin veut être satisfaite.
Que ton sang fume encor et veut être vengé ;
1700 Si par là ton esprit peut être soulagé,
Tu le feras cher Comte, et je suis toute prête
À payer de mon coeur la perte de ta tête ;
M'acquitter par ma mort de ce que je te dois,
Et t'ayant fait mourir, mourir avecque toi.
1705 Importunes grandeurs, fastes, pourpre éclatante,
Dont la pompe autrefois me rendit insolente ;
Vous que j'ai tant chéris, vous pour qui mille fois
J'ai violé le droit et l'honneur et les lois,
Vous à qui j'ai donné sans raison et sans haine
1710 Le sang qui crie encor d'une innocente Reine ;
Dans mon coupable esprit vous n'avez plus de lieu,
Je vous dis, je vous dis un éternel Adieu.
Cherchez, vaines grandeurs, cherchez un autre esclave,
Je le mets dans le port, vous méprise, vous brave,
1715 Et cherche auprès du Comte un repos éternel,
Si l'on y peut souffrir un esprit criminel.
Ô Dieu ! Je n'en puis plus, et ma vigueur me laisse,
Approche chère Alix, assiste ma faiblesse.
Je perds le sentiment, et mon coeur s'affaiblit,
1720 Pour la dernière fois mène-moi sur mon lit.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Je n'empêche pour le Roi que la Tragédie intitulée le Comte d'Essex, une fois imprimée par Claude la Rivière, Marchand Libraire de cette ville, avec défenses à tous autres en tel cas requises et accoutumées. Fait à Lyon, ce 19. novembre 1653.

VIDAUD.

Soit fait suivant les conclusions du Procureur du Roi ; ce dix-neuvième Novembre 1653

SEVE.

Achévé d'imprimer pour la première fois, le 20. février 1637.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].